BnF Gallica

Les beaux rêves / Émile Blémont

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Blémont, Émile (1839-1927). Auteur du texte. Les beaux rêves / Émile Blémont. 1909.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ÉMILE BLÉMONT

23924

Les Beaux Rêves

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCIX

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

8° Ye
7511

Z 33614

Les Beaux Rêves

DU MÊME AUTEUR

POÈMES D'ITALIE. 1870.	1 vol.
PORTRAITS SANS MODÈLES. 1879.	1 vol.
LA PRISE DE LA BASTILLE. 1879.	1 vol.
POÈMES DE CHINE. 1887.	1 vol.
ROGER DE NAPLES. 1888	1 vol.
LA RAISON DU MOINS FORT. 1889.	1 vol.
ALPHABET SYMBOLIQUE. Illustré par Hiolle. 1895. . .	1 vol.
LA BELLE AVENTURE. 1895	1 vol.
A WATTEAU. 1896.	1 vol.
THÉATRE MOLIÉRESQUE ET CORNÉLIEN. 1898. . .	1 vol.
EN MÉMOIRE D'UN ENFANT. 1899.	1 vol.
LES GUEUX D'AFRIQUE. 1900.	1 vol.
A QUOI TIENT L'AMOUR. 1903.	1 vol.
BEAUTÉS ÉTRANGÈRES. 1904.	1 vol.
LE GÉNIE DU PEUPLE. 1905.	1 vol.
L'AME ÉTOILÉE. 1906..	1 vol.
ARTISTES ET PENSEURS. 1907.	1 vol.
THÉATRE LÉGENDAIRE. 1908.	1 vol.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

ÉMILE BLÉMONT

DÉPÔT LÉGAL
SEINE
N° 4031
1908

Les Beaux Rêves

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS
R F

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33
—
M DCCCCIX

A toi ce livre, ô ma mère
Qui dors dans l'éternité!
Ton âme en est la lumière,
La douceur et la beauté.

L'Idéal

Que le destin changeant s'abaisse ou qu'il s'élève,
Ce qu'il a de meilleur, nous le devons au Rêve,
Seul pouvoir affranchi de la fatalité.
Le Rêve, c'est l'oubli lorsque les temps sont rudes;
C'est un adieu rapide aux sombres servitudes,
C'est l'âme humaine en liberté.

C'est l'âme en plein ciel bleu, l'âme au zénith éclose,
L'âme qui, s'exaltant jusqu'à l'apothéose
Dans la sérénité d'une auguste candeur,
Reprend, après avoir laissé tomber ses voiles,
Sa véritable forme au milieu des étoiles
Et sa véritable splendeur.

Transfiguration légitime et suprême
Ressemblant mieux que nous à notre essence même,
Le Rêve est plus réel que la réalité.
Loin de lui le fardeau de la lourde matière!
Point d'obstacle à nos vœux! Et la nature entière
Vibre comme un luth enchanté.

Oh! l'immensité d'or, la clarté solennelle
Où Psyché qui pleurait s'élance, ouvre son aile,
Vole, plane, au-dessus des affronts, des revers,
Et, sans que rien égare ou borne son génie,
Étreint l'idéal pur dans l'extase infinie
Pour diviniser l'univers!

Vain transport! dira-t-on. — Non, l'extase est féconde!
Croyez-en l'harmonie et le rythme du monde,
Tout ce qu'on sait de vrai, tout ce qu'on sent de beau,
Tout ce qu'on a de grand fut, en sa fleur, un rêve,
Promesse où rayonnait la fraîche et forte sève,
La sève du printemps nouveau.

Sans le Rêve, l'amour n'est qu'un spasme, un délire;
Et sa brutalité de faune ou de satyre
Avilit le troupeau qu'il mêle aveuglément.
Si tu n'apportes rien qu'une ivresse banale,
Ah! ne réveille pas dans l'aube virginale,
Prince, la Belle au bois dormant!

La poésie et l'art sont des choses rêvées;
Et qu'est-ce que la gloire avec tous ses trophées?
Le songe enfin vécu d'un héros triomphant.
Pour atteindre le large et gouverner à l'aise,
Quel guide a la science? Un rêve, l'hypothèse,
Simple parfois comme un enfant.

Quand flotte à l'horizon le radieux mirage,
Il pénètre chacun de joie et de courage;
Nul ne veut plus rester dans le passé flétri,
L'impatient désir sort de la chrysalide;
On palpite, on est plein de jeunesse intrépide,
De tous les maux on est guéri.

L'exemple merveilleux s'impose, il nous modèle.
Vers lui bouillonne en nous une ferveur fidèle;
Il est plus attractif, plus subtil qu'un aimant.
Arrachés aux laideurs de l'antique utopie,
Nous brisons sur l'autel le simulacre impie
Qui nous cachait le firmament.

Mais le Rêve, aussitôt pétri de notre argile,
Devient chétif comme elle et comme elle fragile;
Il tremble au moindre vent, chancelle au moindre heurt;
Il perd son vaste essor, sa blancheur de colombe;
Sur le chemin bourbeux où nous rampons, il tombe;
Il se ternit, s'affaisse et meurt.

Tout déchoit. La douleur, cependant, élabore
Quelque idéal plus beau, plus généreux encore.
Un prophète, un rêveur, pâle, illuminé, doux,
L'évoque, le proclame; et ce peuple égoïste
Où grimaçait naguère un ricanement triste,
Pleure, prie, adore à genoux.

Ainsi s'épanouit sur la nouvelle cime
Un autre enchantement qui remplit mieux l'abîme,
Car le Rêve est toujours la révélation;
Et dans le matin rose un plus clément symbole
Resplendit, que ce soit du haut de l'Acropole
Ou des montagnes de Sion.

Regardez! c'est le Rêve. Il paraît, tout lui cède.
Il chevauche Pégase et délivre Andromède,
Qui, le monstre abattu, s'éprend du blond vainqueur.
Voix tragique, il annonce Hercule à Prométhée.
Sous ta gorge de marbre, ô froide Galatée,
Il anime et fait battre un cœur!

En Palestine, un soir, par la campagne il dresse
L'échelle aérienne où des anges, sans cesse,
Vont du ciel à la terre et de la terre au ciel;
Sur les bords du torrent, il arrête en sa marche,
Il éprouve et bénit le ferme patriarche
Qui reçoit le nom d'Israël.

D'une légende exquise il fleurit les ruines.
Les paladins trahis, les tendres héroïnes,
Comme il les a vengés des soudards odieux!
Espérons! N'est-il pas la puissance sacrée
Qui, de notre allégresse ou de nos larmes, crée
Tous les titans et tous les dieux?

Pharisiens pédants au ton déclamatoire
Et vous, soldats romains debout dans le prétoire,
Ne le méprisez pas, ne le flagellez pas!
Sur la croix d'infamie où votre orgueil l'attache,
Il est le rédempteur, il est l'agneau sans tache;
Il doit triompher du trépas.

Qu'avons-nous de certain? Que sait la vieille terre?
Pour nous la clarté même est un profond mystère
Et le plus sûr bonheur nous échappe à son tour.
L'œil ne peut lire au livre éblouissant des astres.
Parmi tant de rayons pourquoi tous ces désastres,
Pourquoi la haine avec l'amour?

Que cherchent les flambeaux monstrueux et sans nombre
Errant dans l'étendue à travers la nuit sombre?
D'où vient, où va, que veut l'universel effort?
Création, quelle est la cause de ta cause?
A quoi bon, homme ou dieu, quelqu'un ou quelque chose;
A quoi bon la vie et la mort?

Seul le Rêve a le mot de l'énigme qui tue,
Seul il ramène au jour l'Eurydice perdue,
Seul il comprend le sphinx et n'est pas dévoré.
Tout serait ombre en nous si par moment sa flamme
Ne luisait pas soudain, comme un soleil de l'âme,
A notre front désespéré.

Avec lui, la beauté, la vertu, la justice
N'ont rien qui les corrompe et les anéantisse,
L'amour dans le tombeau n'est pas précipité.
Le réel, ironique et lamentable histoire,
C'est le mal, c'est la mort remportant la victoire;
Le Rêve a l'immortalité.

Par delà nos séjours d'erreur et de mensonge,
Par delà les cyprès, faisons donc un beau songe.
O grand consolateur, ô grand divinateur,
O grand libérateur, ô Rêve, ton domaine
S'ouvre sublime, et donne à la pensée humaine
Tout ce qu'il lui faut de hauteur!

Ève exilée

Lorsque des cieux jaloux l'ange fut descendu,
Terrible et secouant les flammes de son glaive,
Lorsque, sous la tourmente où grondait la foudre, Ève
Partit avec Adam du Paradis perdu,

Tout s'émut de pitié, de regret et de crainte;
Dans les branches passa le frisson du malheur;
Et la nature amie, exhalant sa douleur,
Longuement fit entendre une innombrable plainte :

« Quoi! punie, exilée, elle, avec son bon cœur,
Elle, avec son regard si pur, sa voix si douce,
Elle, avec ses pieds nus caressés par la mousse,
Elle, Ève, la beauté, la grâce, la candeur!

« Mais où donc brillait mieux la divine étincelle
Qu'au fond de ses yeux clairs, entre ses fins cils d'or?
Sans elle, voudrait-on, pourrait-on vivre encor?
Qui fallait-il aimer si ce n'était pas elle? »

Du chêne gigantesque au fraisier nain des bois,
Se lamentaient ainsi les arbres et les plantes;
Et tous les animaux, sous les feuilles tremblantes,
Aux bruissements sourds mêlaient leur triste voix.

« Reste, ô ma grande sœur! » soupirait l'églantine;
La fauvette ajoutait : « Ne nous séparons pas! »
Parmi les roseaux verts qui chuchotaient tout bas,
Éclataient les sanglots de la source argentine.

Le rossignol caché semblait gémir son chant;
Le lys immaculé priait, mystique et grave;
La violette, en sa simplicité suave,
Murmurait au bon Dieu : « Pardonne-lui, méchant! »

Le cèdre avait frémi, morne visionnaire
Que traversait le vent de la rébellion;
Et, roulant sa crinière ardente, le lion
Par un rugissement répondit au tonnerre.

* * *

Près d'Adam qui, hâtif, taciturne, hagard,
Le front bas, s'en allait vers la vie inconnue,
Ève, par l'amitié des bêtes retenue,
Tardait, laissant errer, timide, son regard.

Elle prêtait l'oreille et voulait sur sa route
S'arrêter, hésitait, avait peur, n'osait pas,
Puis, pour rejoindre Adam, précipitait ses pas,
Très pâle, déjà lasse, en répétant : « Écoute! »

« Qu'importe? » faisait-il. Mais autour d'eux, bientôt,
Les supplications venant de chaque bouche
Redoublèrent si fort que l'ange, moins farouche,
Attendit, espérant d'autres ordres d'en haut.

Le ciel garda dans l'ombre un accablant silence.
Il fallait donc quitter ces prés, ces fleurs, ces bois!
Afin de les revoir une dernière fois,
Ève se retourna, pleurant son innocence.

Alors, de toutes parts, d'instinct, du même élan,
Les pauvres animaux accoururent vers elle,
Que le malheur rendait plus touchante et plus belle
Sous ses cheveux épars au souffle de l'autan.

Leurs yeux, d'une bonté naïve et si profonde,
Lui disaient : « Tu vois bien, nos cœurs sont résolus ;
Que deviendrions-nous si nous ne t'avions plus ?
Nous irons avec toi jusques au bout du monde. »

Et quand elle eut franchi, pour ne plus revenir,
Le seuil, clos désormais, de l'oasis natale,
Tous ils l'accompagnaient sur la route fatale
Qui s'enfonçait là-bas dans l'obscur avenir.

Elle avait beau crier : « Non, non, rentrez au gîte ;
Non, ne partagez pas notre bannissement! »
Ils se rapprochaient d'elle, et familièrement
Le grand lion léchait sa main toute petite.

Cependant, au sommet d'un tertre désolé
D'où l'on voyait encor l'Éden que gardait l'ange,
Adam fit halte ; et là, sortant de sa phalange,
Il leva les deux bras vers l'horizon voilé.

Sous la nue aux flancs lourds que lacérait la bise,
Un soleil sans rayons ensanglantait le soir;
Mais, dominant l'horreur du couchant rouge et noir,
Adam parla vers Dieu dans sa mâle franchise.

* * *

« Vous qui m'avez maudit, je vous bénis, Seigneur.
L'Éden était à moi, j'y régnais avec Ève;
Vous nous chassez, après la félicité brève;
Je vous bénis, pourtant, et je vous rends honneur.

« De tout mon corps mortel et de toute mon âme,
Si blême et si fiévreux que je sois devant vous,
Très humblement je vous bénis à deux genoux,
Bien loin d'oser un mot de révolte ou de blâme.

« Je vous bénis, car j'ai le trésor le plus beau,
Car vous m'avez donné celle-ci pour compagne,
Car notre amour fleurit cette aride campagne
Où commence pour nous le chemin du tombeau.

« Aujourd'hui comme hier et malgré ma détresse,
C'est en vous bénissant que j'implore un appui;
Et je vous bénirai demain comme aujourd'hui,
Puisque vous voulez bien me laisser sa tendresse.

« Tant que sur mon labeur luira son front sacré,
O mon Dieu, vous pourrez m'abaisser, me proscrire,
Frapper en moi l'excès d'un orgueilleux délire,
Je supporterai tout et je vous bénirai.

« Je sens que plus elle est fragile et douloureuse,
Plus je lui dois de soins, de respects et d'amour;
Je saurai lui sourire, en marchant sans retour
Vers le gouffre béant qui devant nous se creuse.

« Ce n'est ni par dédain ni par perversité
Qu'en un moment d'oubli, hors de votre présence,
Ingénue, elle a pu manquer d'obéissance
Et cueillir le fruit mûr sur l'arbuste enchanté;

« C'est pour être meilleure et plus libre d'éclore,
Pour accroître à jamais son charme et mon bonheur;
C'est pour mieux vous connaître et vous servir, Seigneur;
C'est pour être de vous, Seigneur, plus digne encore.

« Maintenant nous voyons ce qu'il faudra subir!
Mais nous travaillerons sans doléance amère;
Elle et moi, grâce à vous, dans ce rêve éphémère,
Nous pouvons nous aimer jusqu'au dernier soupir. »

*
* *

Il avait dit. Alors, aveuglante lumière,
S'ouvrit et s'embrasa l'horizon solennel;
Et du sein de l'azur, Dieu, l'Esprit éternel,
Dieu, la suprême Fin, Dieu, la Raison première,

Dieu, la Sagesse unique et le Pouvoir vainqueur,
Répondit, comme si toutes les voix du monde,
Terre et ciel, joie et deuil, ce qui luit, ce qui gronde,
Tout d'un coup dans sa voix chantaient, vibraient en chœur.

« Adam, fit-il, ton cri généreux me pénètre;
Ton angoisse me gagne irrésistiblement;
Je souffre de ta faute et de ton châtiment,
Mais souffrir est le propre et la rançon de l'être.

« Sans l'épreuve du mal, le bien n'existe pas;
Ce que vaut la clarté, le saurais-tu sans l'ombre?
On doit, pour se mouvoir dans l'espace et le nombre,
Accepter l'âpre effort, puis la loi du trépas.

« Vous cherchiez mon secret et je vous le confie.
Ne soyez pas pour vous plus cruels que le sort;
Fiers de l'amour fécond, ne craignez point la mort;
Elle est la sœur paisible et sombre de la vie.

« Seul je demeure, étant le principe absolu,
La substance, l'idée organique, la norme;
Et tandis que toujours tout passe et se transforme,
Je maintiens l'ordre fixe et l'élément voulu.

« Je bats au fond des cœurs, je gonfle les écorces;
On se réveille en moi comme en moi l'on s'endort.
La pensée est un rythme et la vie un accord,
L'univers est l'immense équilibre des forces.

« Heureux ou malheureux, vous êtes mes enfants,
Vous êtes mon image, une part de moi-même;
Et vous m'aimez tous deux ainsi que je vous aime,
Encor que vous fassiez ce que je vous défends.

« Ah! n'oubliez jamais votre jeunesse auguste!
Le passé renaîtra, plus beau, du souvenir.
Je sais récompenser aussi bien que punir,
Ayez foi! Je suis bon parce que je suis juste. »

La Voix se tut. Déjà se refermait l'azur.
Adam resta longtemps prosterné contre terre;
Ève adorait, le cœur plein du divin mystère;
L'ange au ciel, dans son vol, emportait un lys pur.

Hymne védique

Gloire à la Nuit céleste, gloire
A ses rayons doux et lointains!
Car la Nuit, c'est la Vache noire
D'où sort le lait blanc des matins.

Elle a pour libre pâturage
Le vaste et calme firmament,
Pré fleuri que jamais n'outrage
Un automne au souffle inclément.

Le vent qui s'élève à la brune
Est son mugissement profond ;
Le croissant lustré de la lune
Forme les cornes de son front.

Pour l'abreuver, la belle taure,
Les monts neigeux versent leur eau ;
Sa génisse rose est l'aurore,
L'ardent soleil est son taureau.

L'homme à ses pis gonflés de sève,
Le soir, se suspend et s'endort :
Il y boit l'amour et le rêve,
Avec le sommeil et la mort.

Le Dieu Agni

De la gaine qui te recèle,
Jaillis par nos soins, léger dieu!
Salut, vive et claire étincelle;
Salut, ô joie universelle,
O pur élément! Salut, Feu!

Tiens! sur ce lit de feuilles sèches
Nous te recueillons tout enfant.
Tu nous caresses, tu nous lèches;
Déjà tu fais voler tes flèches,
Ainsi qu'un archer triomphant.

Debout! transperce les ténèbres,
Sauveur dont l'éclat radieux
Écarte les bêtes funèbres,
Travailleur aux travaux célèbres,
Qui fus le premier né des dieux!

Tout-puissant bienfaiteur de l'homme,
Révélateur de l'infini,
Dès que par ton nom je te nomme,
Tu viens vite, nul ne sait comme,
Besogner pour nous, cher Agni.

Corps exempt de toute souillure,
Toi qui donnes forme et couleur
A ce que la nuit défigure,
Rends-nous l'espace et la nature,
Ressuscite la terre en fleur!

Lorsque ton allégresse intime
Échappe aux ombres du sommeil,
Ton essor est prompt et sublime,
Ame à laquelle tout s'anime,
Dieu du foyer, dieu du soleil.

Sous les libations sacrées
Que notre main, pour aliment,
Verse à tes langues altérées,
Pareil aux cavales cabrées,
Tu grandis merveilleusement.

OEil miraculeux qui fascines,
Regard du mystère éternel,
Agni, tes lèvres purpurines,
Ta barbe d'or aux boucles fines
Offrent un charme fraternel.

O flamme, ô chaleur, ô lumière,
Esprit qu'engendra tout d'abord
La force au sein de la matière,
Feu subtil, essence première,
Toujours tu renais de la mort.

L'ample univers est ton ouvrage;
Des profondeurs du gouffre obscur
Tu fis surgir, après l'orage,
Le magique et mouvant mirage
Épars en l'insondable azur.

Par ta vertu qu'on glorifie,
Au ciel se lève et luit le jour;
Ton vouloir a créé la vie,
La pensée est ta noble envie,
Et c'est de toi que vient l'amour.

Mais ton courroux peut tout dissoudre;
Il fait éclater ta prison,
Il réduit les cités en poudre.
D'un bond, dans l'éclair et la foudre,
Tu fends, tu conquiers l'horizon.

Dieu qui marches autour du monde
Et qui prends tant d'aspects divers,
Vigueur toujours jeune et féconde,
Que ton amitié nous seconde
Malgré l'aigre assaut des hivers!

Prince de la divine armée,
Suprême purificateur,
Sous ton étendard de fumée
Que ta chevelure enflammée
Allume en nous la sainte ardeur!

Souple et fluet serpent qui glisses
Sans que nous puissions te saisir,
Fuyant génie aux formes lisses,
Dieu de ferveur, dieu de délices,
Daigne exaucer notre désir !

O protecteur de notre race,
O guerrier vêtu de rayons,
Le Mal est un tigre vorace ;
Sers-nous de lance et de cuirasse,
Par les routes que nous frayons !

Accorde-nous joie et richesse,
Combats et punis les méchants !
Hôte amical, pour ta largesse
Nous aurons, dans notre sagesse,
Des honneurs, des dons et des chants.

Fais prospérer, Bonté qui brilles,
Nos toits, nos moissons, nos troupeaux ;
Accroîs et bénis les familles ;
Fleuris les vertus de nos filles,
Rends nos fils courageux et beaux !

Quand, parmi les fagots agrestes,
Devant nos parents à genoux,
Tu viendras consumer nos restes,
Agni, dans les jardins célestes,
Sur tes ailes, transporte-nous!

La Femme en Argent

TRADITION FINNOISE

Après avoir créé la terre et les sept cieux,
Le Forgeron divin aux bras audacieux,
Le grand Ilmarinnen, pour Ukko, son bon frère,
Qui s'ennuyait un peu de rester solitaire,
Résolut de forger une femme en argent
Et s'appliqua de tout son cœur en la forgeant.
D'elle, il fit un brillant chef-d'œuvre, une merveille.
Dans les yeux le reflet du firmament qui veille,
Aux lèvres la candeur d'un sourire enfantin,
Et plus svelte qu'un lys au milieu du jardin,

Elle avait, en sortant de la céleste forge,
Sur ses flancs de métal illustre, sur sa gorge,
Sur son front bien poli, le rayonnement pur
Qui de beauté parfaite emplit ce monde obscur.
Il semblait que l'on vît étinceler en elle
Le virginal attrait de la forme éternelle ;
Le charme était suprême, irrésistible. Mais
Ses seins, éblouissants comme les hauts sommets,
Étaient glacés comme eux ; de ses épaules blanches
Un froid mortel tombait, tombait par avalanches ;
Et dès que l'approchaient les plus puissants héros,
Ils se sentaient gelés dans la moelle des os.

Notre Amie l'Hirondelle

Jadis, dans un temps très ancien,
Le grand roi Salomon régnait sur tous les êtres.
Si nous en croyons nos ancêtres,
C'était un roi magicien;
Il comprenait tous les langages
Dont se servent les animaux,
Aussi bien les cris, les ramages
Et les sifflements, que les mots.
Or, un jour qu'assisté de chaque créature,
Il tenait, en bon justicier,

Aux bords d'un fleuve nourricier,
Les assises de la Nature,
L'Homme prit la parole et dit :
« Seigneur, délivrez-moi du Serpent! Ce bandit
M'attend, caché sous les broussailles,
Et, sans craindre les représailles,
Se repaît de mon sang
Innocent.
— Homme, fit Salomon, il ne m'est pas possible
De supprimer un mal auquel je suis sensible.
Le Serpent fut mon précepteur;
Pour prix de la science acquise,
Je lui donnai le droit de manger à sa guise
Ce dont il serait amateur.
Pourtant, j'accueille ta requête;
Mais je dois, en monarque honnête,
Offrir au Serpent un régal
Préférable, ou du moins égal,
A la proie
Qu'avec joie
Il broie.
Donc, voici ma décision;

L'animal le plus minuscule,
Le Cousin, cherchera dans quel être circule
Le sang le plus exquis de la création.
Cet être, quand ce serait l'Homme,
T'appartiendra, Serpent! Et vous tous, je vous somme
D'être, sans faute, de retour
Ici, dans un an, jour pour jour,
Afin que le Cousin nous dise
Le résultat de l'expertise. »

* * *

L'an passa. Le Cousin, dégustateur subtil,
Revenait à petits coups d'aile,
Quand il rencontra l'Hirondelle.
« Bonjour, Hirondelle, dit-il.
— Bonjour, ami Cousin, dit-elle;
As-tu rempli ta mission?
— Oui, ma chère, avec passion,

En véritable gastronome!
— Eh bien! quel est donc sous les cieux
Le sang le plus délicieux?
— Ma chère, c'est celui de l'Homme.
— Celui de qui? je n'entends pas;
Ami Cousin, parle moins bas! »
En bête assez peu circonspecte,
Car, s'il est piquant, il est sot,
Le Cousin, pour parler plus haut,
Ouvrit son fin bec. Aussitôt,
Fondant sur lui, prompte et directe,
L'Hirondelle, au milieu d'un mot,
Arracha la langue au méchant insecte.

* * *

Le Cousin, malgré tout, poursuivit son chemin.
Il arriva le lendemain
A l'Assemblée universelle,
Où Salomon siégeait déjà.

Mais quand le roi l'interrogea,
Pas moyen de prouver son zèle!
Le roi lui dit : « Fais ton rapport.
— Uh! Uh! Uh! » fit le pauvre hère.
Le roi reprit : « Parle plus fort,
Et que ta parole soit claire!
— Uh! Uh! Uh! » tenta l'autre encor.
« Eh! qu'as-tu donc, petit butor? »
Cria le monarque en colère.
L'Hirondelle empressée intervint à souhait :
« Seigneur, ce n'est point de sa faute;
Hier, nous volions côte à côte,
Quand soudain il devint muet.
Oui! Par bonheur, sans simagrées,
Avant d'être en ce triste état,
Il m'avait dit le résultat
De ses piqûres comparées.
Puis-je déposer en son nom?
— Certainement, puisqu'il bredouille!
Répondit le roi Salomon.
Quel est le meilleur sang, d'après ton compagnon?
— Seigneur, le sang de la Grenouille. »

Tout le monde fut étonné.
Le Cousin, comme un forcené,
Se démenait, le cœur plein d'ire.
Mais rien! il ne pouvait rien dire!
« Je tiens, dit Salomon, tout ce que je promets;
Ami Serpent, renonce à l'Homme désormais!
Cette nourriture est mauvaise;
La Grenouille est un meilleur mets,
Mange la Grenouille à ton aise! »

* * *

Le Serpent dut subir son déplorable sort.
On peut s'imaginer la bile
Que se fit le vilain reptile.
Lorsque, pour un nouvel essor,
Près de lui fila l'Hirondelle,
Pouf! il lâcha son grand ressort
Et se précipita sur elle.
Mais l'oiseau, l'ayant deviné,

Vite s'était mis hors d'atteinte
Par un coup d'aile bien donné,
Et déjà, sans effort ni crainte,
Planait dans le vaste ciel bleu,
Tout là-haut, à plus d'une lieue.
Le Serpent n'attrapa que le bout de sa queue,
Au milieu.

*
* *

Voilà pourquoi dame Hirondelle
A la queue en fourche aujourd'hui;
Loin d'y trouver le moindre ennui,
Elle en est plus vive et plus belle.
L'Homme, sachant ce qu'il lui doit,
Pour elle est plein de gratitude.
Elle a son nid sous notre toit;
Le bonheur l'y suit, d'habitude.
Ses jolis cris, doux et stridents,
Réveillent partout le printemps.

Est-ce un oiseau fée, un bon ange ?
Tandis que le rusé Serpent
Ne sait point sortir de sa fange
Et se traîne, rampant, rampant,
Libre et légère, l'Hirondelle
Vole, vole, dans l'or du jour,
Car elle est l'Amitié fidèle,
La petite sœur de l'Amour.

Angélus

L'ÉPOUSE candide,
A Dieu destinée,
Quitte sa quenouille;
Elle s'agenouille
Et prie, inclinée
Dans le soir limpide.

Vers elle, en l'azur
Prenant son essor,
L'ange Gabriel,
A travers le ciel,
Le chef nimbé d'or,
Vient, brillant et pur.

Il chante un cantique,
Pendant qu'elle prie;
Il vient, il se penche,
Et de sa main blanche
Il offre à Marie
Le beau lys mystique.

Le lys, embaumant
Comme un encensoir,
S'est épanoui :
Un rêve inouï
Pénètre d'espoir
Tout le firmament.

Les deux Enfants Rois

L'HIVER assiège
Toits et balcons;
Il neige, il neige
A gros flocons.

Le vent qui rôde,
Fait rage autour
De l'ombre chaude
Où dort l'Amour.

L'Amour sommeille
Sur le duvet,
Et Vénus veille
A son chevet.

Il dort, il rêve.
Mais l'ombre fuit :
Quel cri s'élève,
Quel astre luit?

Qui vient de naître
En Israël?
— Le divin maître,
L'enfant Noël!

Et l'aube fraîche
Dit à l'Amour :
« Christ, en sa crèche,
A vu le jour.

« Roi de la terre,
Ouvre les yeux;
Voici ton frère,
Le roi des cieux! »

L'Été de la Saint-Martin

Un jour qu'il chevauchait sur un chemin des Gaules,
Saint Martin vit un vieux presque nu. Par pitié,
Il ôta le manteau qui couvrait ses épaules
Et pour le malheureux en coupa la moitié.

Novembre glaçait tout, et la bise était dure;
Mais, dès qu'à ce vieillard il eut fait son cadeau,
Saint Martin étonné sentit moins la froidure,
Quoiqu'il n'eût plus sur lui qu'un seul pan du manteau.

Le ciel devenait bleu, l'air chaud, la terre douce;
Le soleil rayonnait comme en des mois meilleurs;
Et sur les arbres verts, dans l'herbe, dans la mousse,
Au chant des nids s'ouvrait la corolle des fleurs.

Depuis ce jour, afin d'en marquer la mémoire,
La Saint-Martin chez nous ramène un peu l'été.
— Soyez bons! vous verrez, même en la saison noire,
Le renouveau sourire à votre charité.

Les Colombes

CHRISTINE aux doigts fins coud la toile
Et sert chez le roi libertin ;
Elle est belle comme une étoile,
Comme l'étoile du matin.

« Écoute, petite Christine !
Dit le roi, le désir aux yeux.
Donne-moi ta fraîche églantine
Et prends ce collier précieux.

« — Monseigneur, sied-il que je prenne
Un joyau de cette valeur?
Gardez le collier pour la reine
Et laissez-moi mon humble fleur.

« — Ma petite Christine, écoute!
Un seul instant, viens dans mes bras;
Et je t'offre, quoi qu'il m'en coûte,
Le château que tu choisiras.

« — Un seul instant parfois entraîne
De bien longs regrets, monseigneur;
Le plus beau château de la reine
Serait un château de douleur.

« — Christine, écoute, ma petite,
Et ne dis plus non! Sois à moi.
Viens, que te faut-il? Réponds vite.
Veux-tu ma couronne de roi?

« — Oh! votre couronne sacrée
Ne saurait me porter bonheur.
Que la reine en reste parée!
Ma couronne, à moi, c'est l'honneur.

« — Tu périras, si tu résistes;
Crains la tonne aux pointes de fer!
« — Sire, les anges seront tristes,
Mais le ciel confondra l'enfer. »

Rien n'a terni cette âme pure,
Ni la vanité ni l'effroi.
Le roi la livre à la torture.
« Exécutez-la! » dit le roi.

Ils ont mis la blanche victime
Dans la tonne où sont les grands clous,
Et l'ont fait rouler à l'abîme
Sans plus de pitié que des loups.

Mais vers Christine sont venues
Deux colombes sous le ciel d'or;
Il en vint deux, puis vers les nues
On en vit trois prendre l'essor.

Yvaine

La très noble damoiselle,
A la fenêtre en ogive,
Incline son doux visage;
Devant le flot qui ruisselle,
Elle regarde, pensive,
Le paisible paysage.

Elle a sa main sur son front
Et guette, au souffle du vent,
Le page mystérieux,
Dont les couleurs lui diront
Si son chevalier servant
Est mort ou victorieux.

Voici le page : il ne porte,
Hélas! nul emblème rose;
Il est vêtu d'ombre noire.
Elle crie et tombe morte;
Pour elle, adieu toute chose,
Adieu l'amour et la gloire!

Saint Alain des Fleurs

I

Au bon vieux temps, vivaient sur la côte normande
Deux jeunes accordés; ils attendaient le jour
Qui devait, félicité grande,
Les unir en ce cher séjour.
Les parents de la fille avaient par la colline
Leur métairie, et ceux du garçon leur moulin;
Alain aimait de tout son cœur Aline,
De tout son cœur Aline aimait Alain.

Quand on eut arrangé leur modeste fortune,
La veille de la noce, on les laissa, le soir,
S'en aller librement, seuls, dans le clair de lune
Plein de rêve et de nonchaloir.

Sous le clocher tranquille, au bruit sourd de la plage,
Tous deux suivaient à petits pas
Le chemin qui longeait, contre un simple mur bas,
Le cimetière du village.
« Regarde! » fit Aline, arrêtant par la main
Alain.
« Regarde!... » Et sans finir sa phrase,
Elle demeurait en extase
Devant un rosier merveilleux
Qui, par-dessus le mur, à hauteur de leur tête,
Semblait, en couronnant la crête,
Étendre ses rameaux vers eux.
« Non, jamais, jamais, reprit-elle,
Je n'ai vu floraison plus belle;
Tu vas cueillir pour moi ces roses, je les veux. »

Alain, la mine embarrassée,
Hésitait, ne répondait pas.
« Monsieur, quelle est votre pensée? »
Lui dit-elle, avançant le bras.
Il la retint. « Sois donc sensée,
Chère Aline, fit-il tout bas;
Ce sont les fleurs des morts que ton caprice envie!
— Est-ce un péché de les ravir?
A quoi peuvent-elles servir
Pour ceux qui ne sont plus en vie?
— Viens, ne profanons point ces fleurs!
J'en sais d'aussi belles ailleurs,
D'aussi belles qu'on te destine;
Un de nos carrés en est plein.
— Non, répliqua-t-elle, mutine;
Je n'en veux pas d'autres, Alain. »

En la reconduisant chez elle,
Il tâcha tendrement d'apaiser la querelle;
Mais vers sa chambre, dans la nuit,
Sans l'écouter elle s'enfuit.

II

« J'ai commis une balourdise! »
Fit Alain, devenu songeur.
« Il sied que je ne la courtise
Pas plus en poltron qu'en prêcheur. »
Et tout humilié, tout honteux que sa belle
Eût sujet de le croire un peu lâche, un peu sot,
Aux roses du chemin, dans son ardeur nouvelle,
Vite il courut donner l'assaut.
Il en cueillit, vaillant et preste,
Une, deux, trois, quatre, le reste;
Mais, quand il assembla ce bouquet ravissant,
Il vit, sous les feuilles vertes,
Ses deux mains de sang couvertes,
Ses deux mains rouges de sang.

S'il avait réfléchi, si, rien qu'une seconde,
Il avait le moins du monde
Pu suivre un raisonnement,
Il aurait évidemment
Reconnu dans l'occurrence,
Sans être un bien grand sorcier,
Qu'il s'était, comme on le pense,
Piqué les doigts d'importance
Aux épines du rosier.
Il ne réfléchit pas, il fut pris d'un vertige.
Tout pour un cœur simple est prodige;
Il crut, tandis qu'au vent les cyprès noirs geignaient,
Que c'étaient les fleurs qui saignaient.
Contre le mur du cimetière
Il s'appuya si gauchement
Qu'il en fit tomber une pierre.
Un oiseau s'envola. Ce bruit, ce mouvement,
Ce brusque et fuyant frou-frou d'ailes
A travers le soir incertain,
Donnèrent des transes nouvelles
Au fiévreux et naïf Alain.
Il finit par perdre la tête;

Et, frissonnant de tout son corps,
Il se sauva, la figure défaite,
Comme s'il eût été poursuivi par les morts.

Les buissons, les saulaies,
Les pommiers du labour,
Les prés, les champs, les haies,
Lui semblaient, tour à tour,
Se lever en démence
Pour courir après lui,
Dans une ronde immense
Contre laquelle en vain il cherchait un appui.
Ayant du pays l'habitude,
Il sentait, par ce train d'enfer,
Qu'il allait avec promptitude
Atteindre la falaise et tomber à la mer.
Il trouva le salut dans le désespoir même,
Car, d'instinct, craignant d'être à son heure suprême,
Il fit le signe de la croix.
L'ayant fait, il lui vint à l'esprit tout de suite
Que ce signe avait dû mettre le diable en fuite;

Il le fit encore une fois;
Il se rappela ses prières,
A haute voix les récita,
Rouvrit bravement les paupières,
Et s'arrêta.

III

Avec la majesté d'une reine éternelle,
La lune au rayonnement clair
Illuminait, blancheur placide et solennelle,
Tout le ciel et toute la mer.
Alain se raffermit, il s'expliqua les choses;
Puis, considérant mieux cette touffe de roses
Que machinalement serrait encor sa main,
Il sourit d'avoir fait si vite un tel chemin
Et d'avoir cru l'enfer déchaîné sur la terre,
Parce qu'en la nuit solitaire

Il s'était, comme un maladroit,
Piqué le doigt.
Dans le creux d'une source il lava la piqûre;
Et le voilà déjà parti
Pour le logis de sa future,
Pied dispos, cerveau repenti.

Aline n'était point couchée; une lumière
Dans sa chambre tremblait à l'air du soir. D'ailleurs,
Hormis la petite fermière,
La ferme dormait tout entière
Du bon sommeil des travailleurs.
Il l'appela d'en bas; et, la voix très câline :
« C'est moi, lui dit-il, Aline;
Je ne saurais oublier.
Il faut, avant que tu poses
Ta tête sur l'oreiller,
Avec ton pauvre Alain te réconcilier;
Tiens, je t'apporte les roses
Qui faillirent nous brouiller.
— Ce sont elles? — Je le jure.

— Vrai? — Tu peux en être sûre;
Descends, lève le loquet.
— Non, monsieur. Mais je suis bonne;
Et ce ruban, je le donne
Pour entourer le bouquet.
Donc, chez vous, jusqu'à l'aurore,
Laissez, sur le bord du puits,
Vos fleurs dans l'eau fraîche; et puis,
Si vous les avez encore
En venant me prendre ici,
Je vous dirai : Grand merci! »

La lune, au-dessus d'un hêtre,
Rêvait en les contemplant.
Aline, par la fenêtre,
Jeta son beau ruban blanc,
Dont s'empara le galant.
La fenêtre était fermée
Lorsqu'il releva les yeux;
Mais tandis que, baisant ce cadeau précieux,
Il retournait chez lui dans la brise embaumée,

Toujours il croyait voir se pencher sous les cieux,
Le col et les bras nus, sa blanche bien-aimée.

IV

Pour célébrer leur noce, on eut l'ami soleil;
Gaîment les carillons sonnaient sur la tour grise.
Tout le pays vint à l'église :
« Vive Dieu! disait-on, le couple est sans pareil! »
Ensuite on gagna la ferme,
Où la table et le couvert
Étaient mis dans le clos vert;
On prit place, on mangea ferme.
De grands gaillards, trouvant leur ventre trop petit,
N'avaient point soupé la veille
Pour avoir plus d'appétit.
L'agneau rôti fit merveille.
Au dessert, on trinqua; puis chacun à son tour

Chanta, qui le printemps, qui la mer, qui l'amour;
Et tous faisaient chorus en frappant la cadence.
Après le chant, ce fut la danse;
Rose blanche à l'oreille et rose rouge au sein,
Aline conduisit le branle, avec Alain.
Que le jour passa vite! On se lassait. Le rêve
Errait dans la douceur du soir mystérieux.
Parfois, quand s'apaisaient les instruments joyeux,
On entendait les flots déferler sur la grève,
Rumeur lointaine et grave au rythme harmonieux.
Et déjà les époux, s'échappant de la fête,
Rentraient, pleins de tendre pudeur,
Dans l'obscure et calme retraite
Où les attendait le bonheur.

Leur fenêtre s'ouvrait sur cette nuit divine
Qui respirait pour eux un charme si nouveau;
En silence, et sans même allumer un flambeau,
Alain s'assit et prit sur ses genoux Aline.
Il était à la fois très timide et très fier;
Elle tenait toujours les roses souhaitées

Que, le matin, pour elle il avait rapportées,
Et qui, de leur odeur mourante, imprégnaient l'air.
Minuit tinta dans le clocher sonore.
Le dernier coup vibrait encore,
Quand, avec un trouble soudain,
Aline redressa la tête,
Et pâle, attentive, inquiète,
Se dégagea des bras d'Alain.
« Je souffre. Qu'ai-je donc? Devant mes yeux tout tremble,
Et je ne sais comment chasser un tel émoi;
C'est étrange, mais il me semble
Que mon âme s'en va de moi.
Ah! je comprends, ce sont les roses,
Les spectres douloureux et beaux
Des pauvres fleurs, des fleurs écloses
Sur les tombeaux! »

Le front blême, le regard vide,
Elle faiblissait, s'affaissait;
Vainement Alain lui disait :
« Écarte ce songe perfide! »

Au-dessus du bouquet fatal,
De vagues formes, irisées
Comme un limpide et fin cristal,
Surgissaient, lentement bercées,
S'élevaient insensiblement,
Puis se mêlaient au firmament;
Et parmi les chastes étoiles,
En leur essor silencieux,
Elles emportaient, sous leurs voiles,
L'âme d'Aline vers les cieux.

V

La perdre, pour Alain c'était tout perdre au monde.
Rien ne put l'arracher à sa peine profonde;
Certes, mainte fille aux doux yeux
Essaya son meilleur sourire;
On eut beau faire, on eut beau dire,

Il resta sombre et soucieux.
Tant qu'avec lui vécut sa mère,
Il travailla de son métier,
Brave et s'y donnant tout entier,
Mais gardant sa tristesse amère.
Quand il se vit seul, il n'eut pas
Plus longtemps le morne courage
D'employer sa tête et ses bras
Au rude, à l'inutile ouvrage.
Il vendit son moulin. Il fit
Élever, avec le profit,
Entre les bois et le village,
Une chapelle, un ermitage.

L'ermitage fut entouré
D'un jardin et d'un petit pré;
Là, sans tenir ses portes closes,
Pensif, il cultiva les roses.
Si, par les gens, il apprenait
Que bientôt devait se conclure
Quelque mariage, il venait

Offrir des fleurs à la future
Et sermonner un tantinet.
Quand on célébrait un baptême,
Qu'on baptisât fille ou garçon,
Le pauvre Alain donnait de même
Un gros bouquet de sa façon.
Enfin, quand les cloches moroses
Sonnaient le glas sur les douleurs,
Il apportait encor ses fleurs;
Et tandis qu'on chantait des proses,
Il disait d'un ton chaleureux
Que, les défunts aimant les roses,
Il en avait toujours pour eux.

Un beau soir, devant l'ermitage,
Sous l'arbre qu'il avait planté,
Il mourut dans un très grand âge,
En fraîche odeur de sainteté.
On conta sur lui des merveilles;
On y croit encor. Le bon Dieu,
Affirment les petites vieilles,

L'a fait jardinier du ciel bleu
Qu'il emplit de roses vermeilles;
Et près de lui, cheveux flottants
Parmi les fleurs et les abeilles,
Aline prend soin des corbeilles
Dans l'or du bienheureux printemps.

Le bon Génie

Il était une fois un domaine si beau
Qu'on le tenait partout pour l'ouvrage des fées :
Château gothique, empli de superbes trophées,
Gros donjon, parc immense où paissait maint troupeau.

Sous des forêts sans fin, par des vallons fertiles,
Une onde sinueuse aux gracieux détours
Venait baigner les prés, les vergers et les tours,
Avant de former lac et d'encadrer des îles.

Le cygne errant ornait de sa svelte blancheur
L'eau vive que suivait le vol des libellules;
De hauts lys dominaient les frêles campanules,
Près des flots bleus frôlés par le martin-pêcheur.

Vers les bassins de marbre aux fines colonnades,
Entre l'érable droit et le chêne rugueux,
Les anges, promenant l'Espérance avec eux,
Descendaient volontiers des mystiques arcades.

Au milieu du domaine et non loin du manoir,
Jaillissait sur la mousse une source très pure;
Un arbre toujours vert y mirait sa ramure,
Dans l'arbre un oiselet chantait matin et soir.

Et son chant exhalait une telle harmonie
Qu'on l'aurait écouté pendant plus de cent ans!
Un grimoire en latin, légué par l'ancien temps,
Disait que de ces lieux c'était le bon génie.

Babylone et Damas n'ont jamais vu fleurir
De jardin comparable à cette noble terre;
Là, dès le seuil, Vénus eût oublié Cythère;
C'est là que Madeleine aurait voulu mourir.

Enrichi par l'usure, un vilain fort maussade,
Au front bas, à l'œil faux, au cœur dur comme un roc,
Pour de l'or trébuchant acquit le tout en bloc
D'un vieux duc repenti qui partait en croisade.

Il y fut demeurer, il se fit anoblir,
Coucha dans le grand lit, non sans compter sa bourse;
Mais le petit oiseau qui chantait sur la source,
Du haut de l'arbre vert l'empêcha de dormir.

« Quel est l'affreux pierrot qui toute la nuit piaille?
Dit-il à ses valets d'un ton las et grogneur.
— C'est un oiseau sacré; respectez-le, seigneur!
Le tort qu'on lui ferait nous mettrait sur la paille.

« — Imbéciles! » railla le vilain. Il reprit :
« Ce n'est qu'un paresseux ne chantant rien ui vaille.
Foin du bavard! Je veux qu'on dorme et qu'o· ravaille;
Tuez-le, vous verrez si c'est le Saint-Esprit. »

Quoi qu'il daignât promettre, il ne trouva personne
Qui voulût attraper ou frapper l'oiselet;
On pensait, le voyant si colère et si laid :
« Cet homme est possédé du diable, il déraisonne. »

Outré de la révolte, il se saisit d'un arc,
Il vint sous l'arbre, il fit dans l'air siffler la flèche;
Une goutte de sang tomba sur l'herbe fraîche,
Et l'oiselet blessé s'envola loin du parc.

L'oiselet s'envola, jetant un cri sinistre.
Tout le ciel aussitôt fut noir comme l'enfer;
Un zigzag flamboya dans l'ombre. Sous l'éclair
Disparut foudroyé l'impitoyable cuistre.

Et dans le même instant, le domaine si beau
S'effondra. Plus de lac, plus de fleuve; un abîme.
Le château, le donjon, les tours, le parc sublime,
Rien n'en restait qu'un vaste et lugubre tombeau.

— Quand la chanson divine ouvre sur vous son aile,
Tenez-vous cois, vilains; épargnez l'idéal!
Vous serez plus heureux avec un cœur loyal;
Le génie a pour lui la Justice éternelle.

Le Seigneur de Saint-Clair

Avril ayant fondu la neige,
Au retour des roses le Roi
Fit annoncer, en grand cortège,
Fêtes, carrousel et tournoi.

Alors comtes, marquis et princes
Vinrent, par les chemins fleuris,
Du fond de leurs vertes provinces
En la grand'ville de Paris.

Le jour qu'arriva de Touraine
Le jeune seigneur de Saint-Clair,
A son balcon doré la Reine
Respirait la douceur de l'air.

Plume au chapeau, dague à la cuisse,
Saint-Clair, sur son cheval piaffant,
Semblait plus fort qu'un piquier suisse,
Avec une beauté d'enfant.

Maint pennon suivait sa monture,
Maint page courait en avant;
Le métal fin de son armure
Luisait comme un soleil levant.

Il salua la noble dame
D'un geste fier et gracieux;
Elle en eut au cœur une flamme,
Elle en eut une flamme aux yeux.

« Quel est ce jeune gentilhomme?
Dit-elle à son nain familier;
Jamais, dans Paris ni dans Rome,
Je n'ai vu si beau cavalier.

« — Eût-il plus flatteuse apparence,
Madame, fit le Roi, jaloux,
Vous auriez pu, par déférence,
Réserver au moins votre époux.

« — Avec vous qu'a de commun, Sire,
Le vassal le plus fortuné? »
Reprit-elle dans un sourire;
Mais Saint-Clair était condamné.

Il ne fit pas plus tôt nuit sombre
Que, sans trompette ni tambour,
Les gens du Roi vinrent, en nombre,
Traîner le galant à la Tour.

Vers l'aube, on partit pour la butte
Que hante le vol des corbeaux;
On partit, sans hautbois ni flûte,
Pour la colline des tombeaux.

Saint-Clair monta la rue étroite
Comme en rêve, atterré de voir
Le grand bourreau rouge à sa droite,
A sa gauche le prêtre noir;

Et par une hache ébréchée,
Teinte encor du sang d'un bandit,
Sa tête blonde fut tranchée,
Pour ce que la Reine avait dit.

La Légende de l'Orpheline

I

Au village, autrefois, s'aimaient deux amoureux.
On célébra la messe et l'on dansa pour eux;
Et voilà deux époux. Simple, ignorant l'envie,
Comme dans son sillon marchant droit dans sa vie,
L'homme était brave, au grand soleil qui le hâlait.
Svelte sous la croix d'or et le fin bavolet,
La jeune femme avait une grâce naïve;
Sa voix fraîche tintait comme une source vive,

Et son regard limpide était plein de ciel bleu.
Ils s'adoraient. Bientôt, elle eut ce fier aveu
Sur les lèvres : l'épouse allait devenir mère.
Auprès d'un mot pareil, ah! que toute chimère
Semble pâle, s'efface; et quelles profondeurs
D'espérance et de crainte il ouvre dans les cœurs!

Un soir, à l'angélus, par la première étoile,
Elle mit un fichu sur sa robe de toile,
Cueillit un œillet rose au jardinet fleuri,
Et s'en alla guetter le retour du mari.
Il apparut enfin, là-bas, près du vieux saule,
Sa pierre à la ceinture et sa faux sur l'épaule,
Arrivant tout poudreux, d'un pied las mais vaillant.
Il leva son chapeau rustique, en la voyant,
Et redoubla le pas pour l'embrasser plus vite.
Alors, le front couvert d'une rougeur subite,
Elle lui dit, les yeux baissés, l'air triomphant :
« Devine!... j'ai senti remuer notre enfant. »
O tendresse, ô respect! Dans une longue étreinte,
Sur sa bouche il baisa cette parole sainte.

Il s'assit à leur porte avec elle, songeur;
Et la lune monta, les baignant de blancheur.

II

Ils eurent désormais des anxiétés douces.
L'été passa. Les bois, jonchés de feuilles rousses,
Annoncèrent l'automne. On battit la moisson;
Les fruits et la vendange emplirent la maison;
Et puis ce fut le froid, l'hiver. La jeune femme
Était souffrante, mais joyeuse au fond de l'âme.
Elle et lui, côte à côte, après souper, devant
Le foyer clair, tandis que bruissait le vent,
Ils jasaient, regardant tomber la cendre grise.
Chacun d'eux arrangeait l'avenir à sa guise :
C'était plus sage, ici; là, c'était plus brillant;
Et l'on se disputait mordicus, en riant.
Les fagots pétillaient. Parmi les branches noires,
Luisait la flamme. Sur les murs, sur les armoires,

De grands reflets allaient et venaient. Un grillon
Chantait. Le vieux cadran sonnait son carillon.
Le chat, les yeux mi-clos, ronronnait sur la table.
Une vache, parfois, s'éveillait dans l'étable
Et mugissait. Parfois, on entendait hennir
Les chevaux piétinant le sol. Le souvenir
Des labeurs coutumiers et des bêtes de somme
Traversait les propos de la femme et de l'homme;
Mais les projets bientôt reprenaient leur chanson.

Le père disait : « Moi, je voudrais un garçon ».
Et la mère disait : « Moi, je veux une fille.
Je l'aperçois déjà qui rit et qui babille,
Sur une chaise haute, entre nous deux, le soir.
Vite, elle deviendra belle, sans le savoir;
Elle aura le regard si pur, l'âme si franche,
Qu'un seigneur, l'ayant vue à l'église, un dimanche,
La fera, devant Dieu, dame et duchesse. — Il faut,
Pour atteindre le but, ne pas viser trop haut! »
Répliquait l'homme. En fait de parrain et marraine,
Elle aurait bien voulu l'archevêque et la reine;

Mais il parlait d'un bon parent sur le déclin,
Qui, pour commère, aurait la dame du moulin.
« Tiens! montrait-elle; ici je mettrai sa couchette;
Et je me lèverai chaque nuit, en cachette,
Pour baiser ses cheveux bouclés, ses beaux bras ronds. »
Et tous les deux pensaient : « Comme nous l'aimerons! »

Ainsi chez les époux s'écoulait la veillée.
Par ce flottant mirage émue, émerveillée,
La jeune paysanne avait, dans ses yeux bleus,
Un éblouissement de bonheur fabuleux.
Mais elle travaillait, tout en suivant son rêve;
Actifs et prompts, ses doigts cousaient, taillaient sans trêve;
Et pendant que son cœur voyageait loin, bien loin,
Son aiguille perlait l'ouvrage, avec quel soin!
D'une magicienne on eût dit la baguette.
« Après-demain, j'aurai terminé sa layette;
Viens donc voir! disait-elle, en promenant son dé
Sur l'ourlet d'un joli petit bonnet brodé.
Viens regarder un peu! c'est ma coquetterie,
Maintenant. » Gauche, et plein de rudesse attendrie,

L'homme, sans s'y connaître, admirait le trousseau.
« Il faudra convier autour de son berceau
Chaque fée, et n'en pas oublier une seule,
Quand on devrait, comme une épingle en une meule,
Chercher le nom de la dernière, n'est-ce pas? »
Et de rire! Et le temps s'avançait à grands pas.

III

Les jours fuyaient. Enfin, par la douleur suprême,
Elle sentit son sein déchiré. « Va! je t'aime,
Disait-elle; et je veux t'aimer, mon cher espoir,
D'autant plus que j'aurai plus souffert pour t'avoir. »
Toute une longue nuit se passa dans les plaintes;
L'homme inquiet, hagard, saisi d'obscures craintes,
Se tenait au chevet, et ne savait comment
Lui parler, lui donner quelque soulagement.
L'aube est triste souvent comme le crépuscule;
On croirait que le jour hésite, qu'il recule;

Et là, devant ce trouble extrême, par ces cris,
Tandis qu'un rayon terne, échappé du ciel gris,
Tremblait, mouillé de pleurs, le long de la fenêtre,
On aurait pu douter si quelqu'un allait naître
Ou si quelqu'un allait mourir. Hélas! le sort
Voulait une naissance et voulait une mort.
« Mon enfant! » demanda la jeune mère. Et blanche,
Frêle comme une fleur sous la faux qui la tranche,
Elle sut qu'elle avait une fille, et sourit.
On dut la lui montrer de près. Elle la prit,
La baisa, mais ne put la garder. Sa faiblesse
Empirait. « Ah! dit-elle alors, qu'on me la laisse! »
Elle ajouta : « J'ai peur, j'ai froid, je n'y vois pas...
Ma fille!... » et défaillit en lui tendant les bras.

IV

Le ciel eut l'âme. Et l'on porta le corps en terre.
Rentré chez lui, le veuf y resta, solitaire,
A côté du berceau. Le brave homme semblait

Ivre de sa douleur. Cependant, il fallait
S'occuper de l'enfant sans mère. Une voisine,
Femme pauvre, s'offrit pour nourrir l'orpheline,
Fut acceptée, et dans la maison s'installa.
Mais le malheur était dans cette maison-là.
Le nourrisson, par un désespérant caprice,
Tout le jour refusa le sein de la nourrice,
Et tout le jour gémit, gémit; et vainement
Le père en deuil tâchait d'apaiser son tourment.

A la nuit, nul repos. Mais pour l'enfant morose,
Tout d'un coup, sur le tard, intervint quelque chose
De merveilleux. Ce fut comme un enchantement.
On ne l'entendit plus vagir obstinément;
Elle était assoupie et si tranquille! A peine
Distinguait-on le bruit léger de son haleine,
Lorsque au dehors tombait le tumulte du vent.

Elle se réveilla non moins triste qu'avant,
Gémit et refusa le sein. « Folie étrange!
Fit la nourrice. Hélas! qu'a donc ce petit ange?

C'est le plus douloureux enfant des environs.
Ce soir je coucherai près d'elle; nous verrons. »
Du matin jusqu'au soir, une plainte incessante
Obséda le logis lugubre; et l'innocente
Ne voulut pas goûter le lait qu'on lui donna.
Tout s'éteignit. L'enfant pleurait. Minuit sonna.
Tour à tour, dans l'espace où sanglotait la bise,
De place en place, au loin, répondit chaque église.
Il faisait noir, très noir. Vaguement somnolait
La nourrice. Pas un rayon, pas un reflet.
Quand le silence enfin régna sur la nuit sombre,
Elle entendit s'ouvrir une porte, et dans l'ombre
Vit une forme errer, la vit comme en rêvant.
Alors se consola, puis s'endormit l'enfant.

La nuit suivante, au même instant, même aventure.
« Seigneur Jésus, cela n'est pas dans la nature!
Répétait la nourrice. On en perd la raison. »
Dès que le petit jour mit sur pied la maison,
Elle alla droit au veuf et lui conta bien vite
Ce qui s'était passé chez lui trois nuits de suite.

Le brave homme assembla ses parents, leur dit tout.
Quand on eut écouté son récit jusqu'au bout,
On fit, pour pénétrer la chose, un plan sommaire.
A l'écart, une vieille et craintive grand'mère
Marmottait : « Mes enfants, l'esprit mystérieux
Qu'on recherche, pourrait punir les curieux;
C'est tenter le malheur qu'en vouloir trop connaître;
Prenez garde! — Et si c'est le démon! » dit un prêtre.

V

Le soir vint. Les peureux, n'osant s'attarder là,
S'en allèrent pendant la veillée. On souffla
Les flambeaux. On s'assit dans l'encoignure, à terre.
Après maint bavardage, on finit par se taire;
On cacha la lanterne entre un meuble et le mur,
Et chacun attendit. Le temps était obscur.
Pas une étoile au ciel. La plaintive fillette
Semblait à l'abandon dans la maison muette.

La dernière lueur de l'âtre frissonna.
Tout s'éteignit. L'enfant pleurait. Minuit sonna.
Tour à tour, dans l'espace où sanglotait la bise,
De place en place, au loin, répondit chaque église.
Il faisait noir, très noir. L'heure aux clochers vibrait,
Lente, grave, comme un soupir, comme un regret.
Quand le silence enfin régna sur la nuit sombre,
On entendit s'ouvrir une porte, et dans l'ombre,
Sans bruit, une blancheur vers le berceau glissa;
Presque aussitôt, l'enfant qui pleurait s'apaisa.

Que faire? Que penser? La stupeur était grande.
Quoi qu'il en fût, le plus courageux de la bande
Prit la lanterne. Alors, le berceau s'éclaira.
Énigme du tombeau, qui te révélera?
C'était elle, la mère, elle, l'âme exilée;
Nul doute! Par les cris de l'enfant rappelée,
Elle essayait pour lui tout bas une chanson,
Et se penchait, donnant le sein au nourrisson.
Qui donc serait ainsi venu, sinon la mère?
Les paysans, sous la vacillante lumière,

N'osaient bouger. La morte était à quelques pas,
Telle que, l'autre jour, au son morne du glas,
Ils l'avaient étendue entre les quatre planches.
C'était bien elle, avec sa robe à ruches blanches,
Sa croix bénite et son rosaire. Tristement
Une larme roula sur sa joue; un moment,
Elle resta perplexe, inquiète, hésitante,
Le regard fixe. Puis, rompant sa brève attente,
Elle saisit, dans un embrassement étroit,
Sa fillette, et marcha vers la porte tout droit,
Sans que personne osât l'arrêter au passage.
Une douceur divine imprégnait son visage,
Une flamme entourait son front pâle et fervent.

Jamais on ne revit la mère ni l'enfant.
Où donc, astres du ciel, et par quel saint mystère
Se retrouvent les morts qui s'aimaient sur la terre?

Le Départ

Le long du bois, le long du champ,
Seul et sombre, il va chevauchant,
Là-bas, sous le soleil couchant.

Il songe à la jeune princesse
Qui revient le hanter sans cesse
Avec ses beaux yeux de tendresse.

Vision chaste! Et c'est demain
Que l'on doit accorder sa main
Au farouche empereur germain!

Qu'a-t-il donc espéré naguère,
Ce chevalier qui, vers la guerre,
Chemine, sans désir vulgaire?

Il est pauvre, simple; il a fui.
Ah! s'il savait comme, aujourd'hui,
Celle qu'il aime pense à lui!

Marthe-aux-pieds-nus

Ressuscitez en visions légères,
Jeunes amours des rois et des bergères!

Voici, pour les cœurs ingénus,
La Chanson de Marthe-aux-pieds-nus.

I

Dès l'aube, Marthe a quitté son aïeule;
Marthe-aux-pieds-nus est au bois toute seule.

Les ailes vont le dire aux fleurs,
Le matin bleu rit sous les pleurs.

Le fils du roi, sans meute et sans cortège,
Suit la ravine où l'acacia neige.

Ailes et fleurs sont en émoi;
Marthe est devant le fils du roi.

Au bois ombreux, sur elle un rayon brille;
Le fils du roi parle à la pauvre fille.

Tout près d'eux se perche, indiscret,
Dans le hêtre, un chardonneret.

« Êtes-vous fée, ou sainte ayant chapelle?
— Moi, monseigneur! C'est Marthe qu'on m'appelle. »

Une fauvette a pris l'éveil,
Écoute et se lisse au soleil.

« Marthe, aimez-moi! je sens que je vous aime.
— Fi! monseigneur, j'en rougis pour vous-même. »

Le lézard regarde, étonné;
La source fraîche a frissonné.

« Marthe, entre nous point de parole amère!
— Mon doux seigneur, parlez à ma grand'mère. »

Rose et noire, couleur de feu,
Miroite la bête-à-bon-Dieu.

« Qu'un seul baiser, Marthe, ici nous engage!
— Mon beau seigneur, un seul, pas davantage. »

Sur la mousse, au bord du sentier,
Palpite une fleur d'églantier.

« Marthe, à demain, chez vous, et pour la vie!
— Mon cher seigneur, au ciel je vous confie. »

Est-ce un rêve? Oh! les tendres voix
Qui charment l'âme au fond des bois!

II

Le lendemain, et toute la semaine,
Marthe attendit. Son attente fut vaine.

Pourquoi les angélus du soir
Sont-ils si clairs, quand fuit l'espoir?

Marthe attendit un mois, un mois encore,
Et s'éveilla plus triste à chaque aurore.

Qu'annoncent-ils, tous les matins,
Les gais angélus argentins?

Une douleur indicible torture
Cette candide et frêle créature.

Lorsque Marthe prie à genoux,
Vierge sainte, l'entendez-vous?

Marthe inquiète, abattue et pâlie,
Sent que son rêve, hélas! était folie.

Adieu les fleurs et les chansons!
L'automne endort les horizons.

Tandis que pleure et gémit la feuillée,
Sur la pauvrette on jase à la veillée.

L'hiver vient. L'hiver part. Soudain,
Le lilas fleurit au jardin.

— Marthe, voici le lilas et la rose,
Et maint galant qui veut parler, mais n'ose!

L'odeur des prés en fenaison
Embaume de loin la maison.

Nul épouseur, pas même le plus digne,
Du moindre amour n'obtient le moindre signe.

A la brune, sur le pommier
Vole et se pose un blanc ramier.

Marthe languit. Dans ses grands yeux sans flamme
Semble décroître et s'éteindre son âme.

Oh! la nuit noire où jamais plus
Ne tinteront les angélus!

III

Le jour se lève. Un flot d'air vif apporte
Une fanfare et le bruit d'une escorte.

Vers l'orient de pourpre et d'or,
Qui donc fait retentir le cor?

Sous le galop, le sol pierreux résonne;
Le noble prince apparaît en personne.

Dans les rouges coquelicots,
Chante un coq, droit sur ses ergots.

Le noble prince au logis se présente;
Il entre, il court. Marthe est agonisante.

Sur le lys que, pendant la nuit,
Le vent brisa, tout le ciel luit.

Marthe qui meurt, Marthe qui fut si belle,
Tend sa main pâle à son amant fidèle.

Oh! les grands bois baignés d'azur,
L'arbuste en fleur, le baiser pur!

Le prince dit: « Renais, chère âme, espère!
Ai-je trop tard fléchi le roi mon père? »

Une cloche vibre là-bas:
Est-ce la noce, est-ce le glas?

Marthe sourit : « Mon doux seigneur, dit-elle,
Marions-nous pour la vie immortelle. »

Souffles du printemps, frais parfums,
Ranimez les rêves défunts!

Le fiancé met sur ce beau front blême
Les diamants du royal diadème.

Chants divins sur terre interdits,
Appelez Marthe au paradis!

L'infini s'ouvre, et dans le soir sans voiles,
Aux diamants se mêlent les étoiles.

Des rameaux du pommier tremblant
S'est envolé le ramier blanc.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Ronde lorraine

Les Filles Sainte-Marie
Vont aux bois,
Y vont trois;
Les Filles Sainte-Marie
Vont aux bois par la prairie.

Les Filles Sainte-Marie,
S'arrêtant
A l'étang,
Les Filles Sainte-Marie
Baignent leur gorge fleurie.

Les Filles Sainte-Marie,
A travers
Les bois verts,
Les Filles Sainte-Marie
Cherchent l'herbe de féerie.

Les Filles Sainte-Marie,
Quand le soir
Devient noir,
Les Filles Sainte-Marie
Ont bientôt l'âme attendrie.

Des Filles Sainte-Marie
Une au roi,
Une à moi,
Des Filles Sainte-Marie
L'autre au diable se marie.

O Filles Sainte-Marie,
Dans les bois,
Trois par trois,
O Filles Sainte-Marie,
Revenez, gorge fleurie!

Jean Bouche d'Or

CANTILÈNE RUSSE

En ce temps-là, le monde était plein de misère.
Donc, à l'Ascension de Christ, notre Sauveur,
On fêta tristement le saint anniversaire.

On souffrait trop. La mort semblait une faveur;
Et la grande tribu des pauvres, dans les larmes,
Vers Christ, en gémissant, priait avec ferveur.

« Tsar du ciel, disaient-ils, doux Christ aux divins charmes,
Pourquoi nous éprouver d'un cœur aussi cruel,
Et pourquoi ne point mettre un terme à nos alarmes?

« De qui recevrons-nous le pain substantiel,
Qui nous protégera contre le malheur sombre
Si tu nous fais défaut, doux Christ, ô Tsar du ciel?

« Affamés, ne pouvant cheminer sans encombre,
Nous n'avons ni souliers ni vêtements, tu vois,
Ni refuge où dormir lorsque sur nous vient l'ombre. »

Et Christ, le Tsar du ciel, grave et tendre à la fois,
Leur dit : « Ne pleurez plus, tribu des misérables!
J'ai grand'pitié de vous, j'écoute votre voix.

« Pour que vous possédiez, moins las, moins vulnérables,
De quoi n'être point nus, de quoi marcher encor,
Du pain, du vin, du sel, des refuges durables,

« Je vous ferai cadeau d'une montagne d'or. »
Mais Jean hocha la tête : « O Christ, ô Tsar céleste,
Dit-il, à quoi pourra leur servir ce trésor?

« Ce trésor est stérile, il deviendra funeste;
Et je crains qu'en dépit de ton cœur généreux,
Rien, absolument rien, bientôt ne leur en reste.

« Une montagne d'or? Hélas! les malheureux
Sauraient-ils seulement s'en maintenir les maîtres,
L'exploiter, et son or, le partager entre eux?

« Flairant de loin la chose ou guidés par des traîtres,
Vite et de tous côtés, sous bois, à travers champs,
Viendraient s'abattre là boyards, marchands et prêtres.

« Que d'avides regards, que de propos méchants!
Et sur l'or vierge, avec quelle ardeur furibonde
Ils se jetteraient tous, prêtres, boyards, marchands!

« Comme ils nous la prendraient, notre montagne blonde,
Notre montagne d'or, Seigneur, ne nous laissant
Que les yeux pour pleurer, à nous, le pauvre monde!

« Le fier prétexte enfin pour flétrir l'innocent,
Pour traquer sans pitié les multitudes blêmes,
Pour répandre partout de longs fleuves de sang!

« A la grande tribu des humbles, toi qui l'aimes,
Doux Christ, ne donne pas un amas d'or si beau!
Cela ne résoudrait aucun des vieux problèmes.

« Les faibles resteront à jamais le troupeau
Dont la ruse et la force en riant font leur proie;
Dans ce bloc d'or massif ils n'auraient qu'un tombeau.

« Qu'ils aillent simplement où le sort les envoie!
Le don qui leur fera braver peine et péril,
C'est celui grâce auquel tu souffris avec joie;

« C'est celui qu'eut le fils de Jacob en exil,
Lorsque, passant pour mort et vendu par ses frères,
Il fut esclave, il fut captif aux bords du Nil;

« C'est le don de lutter, sous les destins contraires,
Par les fermes vertus, par le labeur obscur,
Sans lâche accablement ni fureurs téméraires;

« C'est le don d'être bon, c'est le don d'être pur,
C'est le don d'oublier en se berçant d'un rêve
Et de rasséréner son âme dans l'azur.

« Qu'ils l'aient, ce don! Qu'ils aient l'intarissable sève
Qui, fraîche et verte encore aux veines du vieillard,
De floraisons sans fin fleurit l'heure si brève!

« Qu'ils aient ce qui ne peut tenter aucun pillard,
Ce que d'entre leurs bras nul potentat sur terre
Ne saurait arracher, marchand, prêtre ou boyard!

« Veux-tu que, poursuivant le chemin salutaire,
Ils ne jalousent pas le riche et l'orgueilleux?
Ouvre-leur le domaine infini du mystère.

« Veux-tu qu'aux biens trompeurs, aux profits scandaleux
Ils préfèrent l'amour et la beauté sublime?
Mets dans leur main la clef de tes paradis bleus.

« Par le steppe ondoyant ou sur la blanche cime,
Ils iront devant eux, loin de ce faux butin,
Plus grands que la victoire et plus forts que le crime.

« Ils ne se plaindront plus de leur sort incertain;
Mais, protégés par toi, tous, quel que soit leur nombre,
Ils te glorifieront le soir et le matin.

« Ils auront des souliers pour marcher sans encombre,
Des habits pour vêtir leurs membres grelottants,
Un bon lit pour dormir quand sur eux viendra l'ombre,

« Et dans le fond du cœur un éternel printemps. »
Cela dit, Jean se tut. Et du haut de l'espace,
Christ alors, au milieu des rayons éclatants,

Reprit : « Vaillant ami, rien jamais ne te lasse;
Tu nous as rappelé quel est le vrai trésor,
Et ton discours vaut mieux que tout l'or qu'on entasse.

« Jean, tu seras nommé désormais Bouche d'Or! »

Le Jardin des Ames

I

C'ÉTAIT la nuit, l'hiver, au fond du bois. Nuit sombre.
Il neigeait. Vaguement se dessinait dans l'ombre,
Sous les flocons épais, une hutte au toit bas.
Entre les arbres nus, glacés par les frimas,
Le vent plaintif, au loin, sifflait comme un long râle.
De la hutte sortait une lumière pâle.
L'enfant du bûcheron, un jeune et bel enfant,
Si dispos, si joyeux, si vif auparavant,
Languissait au berceau, les yeux ouverts, malade.

Un hoquet convulsif secouait par saccade
Son corps frêle; et le doux martyr, ne pouvant pas
Appeler, battait l'air avec ses petits bras.
Le père était parti, talonné par la gêne,
Pour chercher assistance à la ville prochaine.
La mère avait veillé deux nuits; et maintenant
Elle dormait. La Mort, dans le bois cheminant,
Aperçut la lueur de ce chétif asile,
Pressentit là soudain quelque aubaine facile,
S'approcha doucement, souleva le loquet,
Vit l'enfant, apaisa son mal et son hoquet,
Puis l'emporta sans bruit, laissant dormir la mère.

Oh! le réveil affreux, la douleur, la prière!
Son fils, qu'on le lui rende! Elle en aura bien soin.
Où donc est-il? — Hélas! son fils est déjà loin.
Dehors, aucune trace. En vain la pauvre femme
Gémit, court, cherche, à tous les échos le réclame.
La Mort est prompte; et nul ne la rattraperait,
Du moment qu'elle a fui dans la grande forêt,
Sous les genévriers et les sapins funèbres.

II

La pauvre femme va, pourtant, par les ténèbres,
Les yeux hagards, le cœur pris d'un désespoir fou.
Sous la bise, elle va tout droit, sans savoir où,
Au hasard, vite, vite. Elle atteint, hors d'haleine,
La lisière du bois. Devant elle, la plaine,
Toute blanche, s'étend comme un vaste linceul.
Personne! Elle regarde, appelle, implore. Seul
L'écho répond. Malgré le froid, sa tête brûle;
Et machinalement, telle une somnambule,
A pas égaux, muette, elle rentre, en rêvant,
Dans la forêt obscure et confuse, où le vent
S'engouffre, hurle, fait tourbillonner la neige.
Elle n'a qu'une idée : « Où le retrouverai-je? »
Vingt fois elle trébuche, elle glisse; et toujours
Elle reprend sa marche à travers les bois sourds.

Mais elle sent enfin défaillir son courage;
En proie à l'ouragan qui l'assaille et l'outrage,
Elle tombe, elle gît au milieu du chemin.

Or, une dame en noir, à l'aspect plus qu'humain,
Apparut. « Vous voyez, fit la mère, je pleure
Sur mon petit enfant, que, chez moi, tout à l'heure,
On m'a si lâchement ravi! » La dame en noir
Répondit aussitôt : « Je n'ai pas le pouvoir
De te rendre ton fils. Mais je connais la route
Par laquelle on aura passé, sans aucun doute.
Je te l'enseignerai très volontiers; d'abord,
Répète-moi ces chants qui me plaisent si fort,
Et que tu dis si bien quand, sur un ciel sans voiles,
Au lointain Orient se lèvent les étoiles.
Je suis la Nuit, j'ai pu t'entendre maintes fois;
Il faut recommencer. Chante, j'aime ta voix.
— S'il est vrai que par vous je puisse être conduite
Vers mon enfant, pitié! Dites-moi tout de suite
Le chemin le plus court pour arriver à lui;
Je vous chanterais mal mes chansons aujourd'hui,

J'ai le cœur gros. — Ta voix en sera plus touchante,
Bonne femme; je veux t'entendre chanter; chante! »
Et la mère, essuyant ses larmes, étouffant
Ses sanglots vains, chanta comme pour son enfant,
Quoi que semblable chose entraînât de pénible.
Mais quand elle eut chanté ce qui lui fut possible,
La Nuit calme, la Nuit dont le front s'étoila,
Lui montra le chemin et lui dit : « C'est par là! »
Et par là bravement s'en fut la pauvre mère.

III

A peine avait-elle eu cet espoir éphémère,
Que deux sentiers pareils s'ouvrirent à ses pas.
Par où prendre à présent? Elle ne savait pas;
Elle ne pouvait pas savoir, bonté divine!

L'endroit était désert. Rien qu'un buisson d'épine,
Qui, sous l'air glacial, frissonnait, tout transi.

« Le spectre impitoyable est venu par ici,
Cria-t-elle; il avait mon fils, où le poursuivre?
— Je les ai vus, lui dit le buisson blanc de givre;
Mais si tu veux savoir le chemin qu'ils ont pris,
Réchauffe-moi d'abord sur ton sein. Je péris
De froid; l'hiver est rude, et ma sève est gelée. »
N'en fallait-il pas plus? La mère désolée
Pressa contre son cœur les branches du buisson,
Comme elle aurait serré son bien cher nourrisson.
Le sang jaillit de sa poitrine déchirée,
Et la glace fondit sur l'épine empourprée;
Et voilà que, dans l'aube aux timides pâleurs,
Le buisson se couvrit de feuilles et de fleurs,
Tant le cœur d'une mère a de chaleur féconde!
Et tout bas, sans la faire attendre une seconde,
Les fleurs tendres, voyant sa morne anxiété,
Lui dirent : « Sois vaillante, et va de ce côté. »

IV

Rompue, exténuée était la voyageuse !
Mais vite elle partit de ce côté, songeuse,
Tressaillant sans raison, écoutant, et parfois
S'arrêtant court, guettant, prenant pour une voix
Le bruit de l'air, en sa dolente rêverie.
Le sentier traversa des champs, une prairie,
Puis arriva devant un fleuve brusquement.
L'eau barrait le chemin. Comment passer ? Comment
Aller sur l'autre bord de l'eau profonde et large ?
Quelqu'un l'interpella : « Hé, femme ! je me charge
De te faire franchir le fleuve, si tu veux.
— Que dois-je en ce cas-là vous donner ? — Tes cheveux.
C'est pour consolider un bout de corde. Approche,
Ne crains rien. » Sur ces mots, de derrière une roche,
Dans sa barque, à grands coups, manœuvrant l'aviron,
Vers elle gouverna le batelier Caron.

« Ma chevelure était mon orgueil, je vous l'offre! »
Répondit-elle. Il prit des ciseaux dans un coffre,
Coupa les longs cheveux, et lui fit passer l'eau.

V

Au fond de la futaie, où le grêle bouleau
Effilait sa blancheur entre le hêtre et l'orme,
Elle aperçut de loin une sorte d'énorme
Et merveilleuse serre, avec de grands jardins,
Des bouquets d'arbres, des terrasses, des gradins.
La place était pourtant solitaire et muette.
Nul oiseau, si ce n'est une vieille chouette,
Avec recueillement perchée en haut d'un if;
Et l'on n'entendait plus que le souffle furtif
De la brise, flottant sous les feuilles légères.

Devant la porte étaient assises trois mégères,
Les Parques : Lachésis, teint jaune, air souffreteux ;
Clotho, menton branlant, taille cassée en deux ;
Atropos, une taie à l'œil. La pauvre mère
Leur dit : « Je veux mon fils. Parlez. Que faut-il faire ?
— Je n'y vois plus beaucoup, dit Atropos. Tes yeux
Sont bons. Donne-les-moi. Changeons. J'y verrai mieux.
— Si vous me les prenez, comment découvrirai-je
L'enfant que j'ai perdu ? — Puisque je te protège,
J'y verrai pour nous deux, et je te conduirai.
C'est tout simple. » Aussitôt la mère au cœur navré
Abandonna ses yeux à l'implacable vieille.
« Pour moi, lui chuchota Lachésis à l'oreille,
Je me porte assez mal, et les douleurs souvent
Me causent du tracas. Toi, tu veux ton enfant ;
Donne-moi ta santé qui me fait grande envie.
Tu n'en as pas besoin pour lui rendre la vie,
Hein ? » D'un signe, la mère accepta le marché.
Alors Clotho, le front vers la terre penché,
Murmura : « Je permets que le petit renaisse,
Mais je n'ai plus vingt ans. Cède-moi ta jeunesse,

Et tu pourras aller librement jusqu'au bout;
Nous t'aiderons un peu. » La mère céda tout.

VI

Quand elle eut tout cédé, quand, sur sa tête blanche,
Comme à l'écroulement brutal d'une avalanche,
Elle eut senti tomber le poids des ans nombreux :
« Enfin, m'accordez-vous un appui généreux,
Reprit-elle; avez-vous pitié de ma misère? »
Et dans la place étrange elle entra par la serre;
Atropos la guidait, fatidique, en long deuil.
Lachésis et Clotho restèrent près du seuil.

« Femme, lui dit la Parque, apprends qu'en ce domaine,
A chaque plante tient une existence humaine;
Chaque parfum de fleur représente un esprit.
Quand l'un de vous s'éteint, la plante se flétrit.
Cherche donc avec moi l'enfant que tu réclames,

A travers ce jardin où palpitent les âmes
Et dont la Mort prend soin pour le Maître ignoré.
La Mort va revenir, hâtons-nous; je serai
Forcée, à son retour, de fermer notre porte.
Aspire les odeurs que le vent nous apporte;
Tes doigts reconnaîtront, si tu n'y vois plus clair,
La fleur où dépérit l'être fragile et cher.
Puisse un instinct sauveur te diriger vers elle!
Garde bonne espérance et redouble de zèle,
Femme, tant que la Mort n'aura pas arraché
L'âme expirante, avec le rameau desséché.
Évite ce chardon. Suis-moi, je me défie
De ces roseaux tranchants. Cette ortie est l'Envie
En personne; y toucher te blesserait la main. »

VII

Au champ mystérieux se frayant un chemin,
Marchaient ainsi la Parque et la mère affligée,
Qui, si jeune, semblait des deux la plus âgée.

Autour d'elles, partout, les branches et les fleurs
Mêlaient dans le vallon leurs contours, leurs couleurs,
Rampant, grimpant, offrant des gerbes irisées,
S'enroulant, se tordant pour jaillir en fusées,
Ou s'accrochant le long des ravins, et formant,
Sans apprêt, ici, là, capricieusement,
Des arabesques d'or, de pourpre, de verdure.
Partout, l'inépuisable et diverse nature
Étalait sa richesse à la splendeur des cieux.
Le muguet secouait ses grelots gracieux;
Puis, c'étaient le glaïeul, la flouve, la pervenche,
Le ne-m'oubliez-pas, la clématite blanche,
Le réséda, criblé de taches de rousseur,
La reine-marguerite et sa petite sœur,
La pâquerette, ayant des rayons pour pétales,
L'amarante en velours, les phlox, les digitales,
La brune giroflée où luit un clair paillon,
La pensée, empruntant l'aile du papillon,
La jacinthe, dont les clochettes aux chairs mates
Sonnent des carillons d'odeurs si délicates,
Le lilas, frais et doux comme un premier amour,
La rose enfin, la rose ouvrant aux feux du jour,

Dans une éclosion de pudeur nuptiale,
Son cœur voluptueux d'où le rêve s'exhale.

De leur côté, croissaient les plantes qui n'ont pas
Le charme des parfums ni les brillants appas,
Mais dont la sève est bonne et la saveur exquise.
Les vignes enroulaient leurs vrilles à leur guise.
Reflété par l'étang, le frêne coudoyait
Le saule éploré, l'aulne et le tremble inquiet;
Le pin froissait au vent, sur les pentes couvertes,
Ses rameaux d'un gris roux piqués d'aiguilles vertes;
Le houx se hérissait près du sorbier pimpant;
Le platane changeait de peau, tel qu'un serpent;
L'acacia laissait la neige de ses grappes
Sous ses membres nerveux tomber en larges nappes;
Noblement s'étageaient dans les grands marronniers,
Girandoles de fleurs, les thyrses printaniers;
Et sur un sol feutré de lichens et de mousses,
Le chêne au tronc puissant régnait, parmi les pousses
Des hauts peupliers, droits, sveltes, formant rideau,
Dont les feuilles, que l'air brouille, font un bruit d'eau.

Plus loin, jusqu'au ciel pur où se perdait la vue,
Une forêt houleuse, innombrable, touffue,
Escaladait, avec sa libre frondaison,
Les flancs des monts altiers qui fermaient l'horizon.

VIII

Pas un seul nid jaseur n'égayait la campagne,
Où, par d'étroits sentiers, la mère et sa compagne
Cherchaient, sans se lasser jamais de la chercher,
L'humble et débile fleur que pressait le danger.
Le front moite, les reins brisés, la malheureuse
Suspendait, reprenait sa marche aventureuse,
Errait toujours.

Soudain son visage maigri
Eut un fiévreux éclair; soudain jaillit un cri :
« Ah ! c'est lui, j'en suis sûre à présent; c'est lui-même,
Dieu juste ! » Et frémissant d'une angoisse suprême,

Et pleurant, et riant d'un rire endolori,
Elle tâtait dans l'ombre un liseron meurtri,
Qui, sans force, penché sur une tige molle,
Laissait déjà la terre envahir sa corolle.
« Ta main tremble, lui dit la Parque en l'arrêtant;
Prends garde! — Laissez-moi le mouiller un instant
De mes larmes! — Prends garde! Il n'est aucun remède
Au mal qui l'a frappé. La Mort, que je précède,
Peut seule, en l'épargnant, vous rendre d'heureux jours;
C'est à sa charité qu'on doit avoir recours. »

IX

Un silence pesait, quand le vent, d'un coup d'aile,
S'éleva. « La voici! » fit la Parque. Et, très belle,
Très pure, comme elle est sans son masque hideux,
Subitement la Mort parut entre elles deux.
Et la vision blanche aux mamelles de marbre,
Faisant sous ses pieds nus craquer des feuilles d'arbre,

Regarda fixement la femme de douleur.
Sous le rayonnement divin de sa pâleur,
Son front semblait toucher à la céleste voûte.
« Comment jusqu'en ces lieux as-tu trouvé ta route? »
Dit-elle, d'une voix pareille au bruit des flots
Que roule un océan gonflé d'amers sanglots.
« Mon Dieu! je ne sais pas, répondit la pauvresse;
J'allais, chacun avait pitié de ma détresse.
J'étais folle, on m'avait pris mon enfant; voilà! »

Le regard de la Mort s'humecta, se voila.
Elle hésitait peut-être, et se jugeait cruelle
Devant l'infortunée. « Il le faut! » reprit-elle;
Et vers le liseron elle étendit la main.
« Non! supplia la mère. Ayez un cœur humain;
Ne nous achevez pas! Un tel meurtre est infâme! »
Mais la Mort, écartant la chimérique femme,
Lui souffla sur les doigts un peu. C'en fut assez
Pour faire lâcher prise aux doigts vite glacés.

X

« Va, lui dit-elle alors d'un accent ferme et triste,
Obéis ! je suis celle à qui rien ne résiste.
Ton trouble, cependant, m'émeut et m'attendrit.
O Parques, ô Nuit sombre où l'étoile fleurit,
O sainte Providence éparse en la nature,
Rendez à cette faible et noble créature
Tout ce qu'elle a donné sans plainte, sans regret,
Sans appréhension, sans repentir secret,
Pour ranimer l'enfant dont la vie est fanée ! »
Elle dit. Et déjà la pauvresse étonnée
Avait tout recouvré, ses longs cheveux soyeux,
Sa jeunesse, sa force et le bleu de ses yeux.

« Maintenant, ajouta la Mort s'approchant d'elle,
Viens t'asseoir avec moi, viens sur cette margelle;

Penche-toi vers ce puits, dont l'eau semble un miroir;
Et quel sort attendait ton fils, tu vas le voir. »
La mère se pencha, regardant. Mille scènes
Passèrent sous ses yeux baissés, amours ou haines :
Des chants, des ris, des pleurs, des râles et du sang!
Ici, les songes d'or, l'espoir éblouissant,
Les candeurs, les aveux tendres, les harmonies,
L'aube, l'extase. Là, les noires insomnies,
L'obsession, l'effroi, la meute des remords,
L'instinct cabré qui prend aux dents le fer du mors,
Les louches lâchetés pataugeant dans la boue,
Les bandits honorés, les justes qu'on bafoue,
Judas vendant Jésus pour les trente deniers,
Et le vol des vautours planant sur les charniers.

XI

« Non, non, ce n'est pas lui, l'enfant de mes entrailles,
Qui court ainsi vers ces atroces funérailles! »

Cria la malheureuse en détournant le front
Des cercles infernaux du puits large et profond.
« Qu'en sais-tu ? fit la Mort. — Ce n'est pas lui, vous dis-je.
Ah ! pourrait-il jamais, quel que fût son vertige,
Être le meurtrier qui recule éperdu,
Livide, maudissant sa mère ? — Qu'en sais-tu ?
— Il sera bon ! Je veux qu'il vive, qu'il me reste.
Plus tard nous verrons bien. Par ce miroir funeste
Vous pensiez m'effrayer, m'imposer votre loi,
Dites ! N'avez-vous point compassion de moi ?
Que vais-je devenir dans ma hutte de chaume,
Sans amis, sans voisins, seule avec le fantôme
De ma joie envolée irréparablement ?
— Rien n'est irréparable et le Maître est clément.
Qui sait vraiment aimer garde au fond de lui-même,
Toujours vivant, toujours jeune, l'objet qu'il aime ;
Et l'on ne perd vraiment que l'être enseveli
Dans le gouffre insondable et trouble de l'oubli.
Devant l'iniquité la plus rude, il faut croire
A la force de la tendresse, à la victoire
De la justice, en qui transparaît la bonté ;
On a le ciel au cœur dès qu'on l'a mérité.

— Ne m'abusez-vous pas pour que je me résigne?
Reverrai-je mon fils? A quel prix? — Sois-en digne!
Et quand tu trouveras un enfant sans soutien,
Adopte-le! Sa mère absente aura le tien. »

Telle, à mi-voix, parlait cette consolatrice;
La mortelle pourtant, blême de son supplice,
Tremblait, priait. « Hélas! fit-elle en gémissant,
Vous ne voulez donc pas me le rendre à présent?
J'espérais vous fléchir et pouvoir tout à l'heure,
Vite, le remporter là-bas, dans ma demeure.
Ne me refusez point sa grâce! Heureuse en lui,
J'aimerai de bon cœur les autres enfants. Oui,
Je vous le jure; et même, à le voir plein d'aurore,
Je les aimerai tous bien plus, bien mieux encore... »
Serment sincère! mais la Mort, avec froideur,
Venait de faire un pas pour arracher la fleur;
Et, les traits contractés, sentant son impuissance,
La mère au désespoir tomba sans connaissance.

XII

Elle rouvrit les yeux dans sa hutte. Elle avait
Près d'elle son brave homme, assis à son chevet,
Qui surprit aussitôt son regard et son geste;
Une joie éclaira ce dur visage agreste.
Il dit : « J'ai cru te perdre! » Et la femme songea.
Un travail se faisait en son esprit. Déjà
Tout flottait devant elle à travers une brume.
Puis tout se précisa. Puis toute l'amertume
Du mal souffert et du sinistre dénouement
Lui revint, lui gonfla le cœur affreusement;
Et sans répondre un mot elle fondit en larmes.

« Qu'as-tu donc à pleurer? Apaise tes alarmes;
Ne te désole plus, femme! » dit le mari.
Le jour naissait. A la fenêtre avait souri

Un rayon de soleil caressant et timide.
Plus de neige. On voyait bleuir le ciel limpide;
Et sur le toit chantait un oiseau familier.
« Ce que j'ai, moi? Seigneur mon Dieu! puis-je oublier,
Puis-je arrêter mes pleurs? dit la convalescente.
Qu'est devenu mon fils, ma chère âme innocente?
— Chut! fit l'homme tout bas, tu vas le réveiller. »
Elle se souleva, pâle, sur l'oreiller,
Ne pouvant prononcer d'abord une parole.
Ses yeux fixes brillaient de fièvre; et, comme folle :
« J'ai rêvé, cria-t-elle, il dort, il est vivant!
Il est là, je le vois! » C'était bien lui. L'enfant,
Dans son petit berceau plus doux que toutes choses,
Sommeillait et riait aux anges, lèvres roses.

Celle qui trop souvent prend nos fils sans retour,
La Mort, s'était laissé désarmer par l'Amour.

Variations sur des Airs populaires

I

MARIETTE

J'ENTENDS l'alouette
Aux blés ce matin.
Voici Mariette
Sur l'herbe et le thym.

Ah! que l'alouette
Va haut dans les cieux!
Mais que Mariette
Éblouit mes yeux!

Vive l'alouette
Pour chanter ainsi !
Comme Mariette
A peu de souci !

Où donc l'alouette
Fait-elle son nid ?
Pourquoi Mariette
Dit-elle : « Nenni » ?

II

CHANT DE MARIN

Bon vent, joli vent!
Ma belle
M'appelle.
Bon vent, joli vent!
Ma belle est devant.

Quelle marquise
A sa beauté?
Je l'ai conquise
Un soir d'été.

L'aventure est romanesque.
Sur les flots bleus du Levant,
Un corsaire barbaresque
Enlevait la chère enfant.
— Bon vent, joli vent!

J'ai, sans misère
Pour mon vaisseau,
Mis le corsaire
Au fond de l'eau.
Puis, laissant tomber ma hache,
J'emportai sur notre avant
Celle à qui l'amour m'attache
Et dont mon cœur va rêvant.
— Bon vent, joli vent!

D'abord farouche,
Elle a compris
Que rien n'est louche
Dans mes yeux gris.

Elle est franche, elle est fidèle;
Et sur mon bord triomphant,
Vrai Dieu! le fils que j'ai d'elle
Est plus noble qu'un Infant.

Bon vent, joli vent!
Ma belle
M'appelle.
Bon vent, joli vent!
Ma belle est devant.

III

LE PETIT COQ

Le cerisier vert et rouge
Luit au lever du soleil ;
Et sur la branche qui bouge,
Chante un petit coq vermeil.

Il dit que la blonde
Aime trop le monde
Et n'a dans le cœur
Qu'un rire moqueur.

Il dit que la noire
Aime trop sa gloire,
Et que son accueil
Est bouffi d'orgueil.

Il dit que la rousse
A la peau très douce,
Mais que ses dix doigts
Prennent tous les droits.

Enfin la châtaine
Court la pretentaine
Et change d'amour
Quatre fois par jour.

Mais une accorte poulette,
Sous le ciel d'azur et d'or,
Crie, en faisant sa toilette :
« Les coqs, c'est bien pis encor! »

IV

LA RENCONTRE

Vers l'horizon,
Loin de la foule,
Va, ma chanson,
Sur l'eau qui coule!

En promenant mes pas
Le long de la rivière,
J'ai rencontré là-bas
Une jeunesse fière.

Sa beauté florissait
Comme fleur printanière;
Et mon cœur s'emplissait
De langueur singulière.

J'aurais bien courtisé
Cette fraîche écolière,
Mais elle a repoussé
Ma plus tendre prière.

Mon pauvre cœur sombra,
Sombra dans la rivière!
La belle qui l'aura
Repêché la première,

Je le lui donnerai
Pour notre vie entière;
Je ne le reprendrai
Pas même au cimetière.

Tous deux, nous bâtirons
Au ciel une chaumière;
Et nous nous aimerons
Dans la sainte lumière.

Vers l'horizon,
Loin de la foule,
Va, ma chanson,
Sur l'eau qui coule!

V

LES CISEAUX

Un jour, la Vierge Marie
Avait perdu ses ciseaux;
Dans l'aubépine fleurie
Jasaient les petits oiseaux.

Au bord de l'eau, sur la berge,
L'hirondelle aux fins yeux noirs
Vit les ciseaux de la Vierge
Briller tels que des miroirs.

Pour attirer Notre-Dame,
Elle imita de son mieux
L'air qu'avec leur double lame
Chantent les ciseaux joyeux.

Et bientôt voilà Marie
Qui retrouve ses ciseaux!
Les anges, par la prairie,
Jasaient avec les oiseaux.

Depuis ce temps, l'hirondelle,
Dans le bleu du ciel profond,
Par ses cris légers rappelle
Le bruit que les ciseaux font.

Pour traverser l'étendue,
Pour effleurer les prés verts,
Sa queue agile est fendue
Comme des ciseaux ouverts.

Vole, esprit libre et fidèle,
Toi le plus prompt des oiseaux!
Et vous, comme l'hirondelle,
Allez, allez, mes ciseaux!

VI

L'AMANT FIDÈLE

Le pied bien chaussé,
La perle à l'oreille,
Elles ont dansé
Dessous une treille.
Chacune à son tour
Passait dans la ronde.
— Joli cœur d'amour,
Que j'aime ma blonde!

Toutes avaient l'air
De m'aguicher : l'une
Montrait son teint clair
Comme un clair de lune;
L'autre, en bel atour,
Fuyait comme l'onde.
— Joli cœur d'amour,
Que j'aime ma blonde!

« Il faut, parmi nous,
Semblaient-elles dire,
Choisir le plus doux,
Le plus fin sourire. »
— Dansez tout le jour,
Qu'un galant réponde!
Joli cœur d'amour,
Moi, j'aime ma blonde.

VII

L'HEURE DIVINE

L'oiseau bleu vole au verger,
Léger, léger;
Suivons son vol un moment,
Légèrement.

Notre chère étoile
Vient d'ôter son voile;
Le ciel s'illumine,
C'est l'heure divine.

Parmi la feuillée
De larmes mouillée,
Comme elle est touchante,
Cette voix qui chante!

Cette voix si tendre,
Que fait-elle entendre?
C'est nous qu'elle appelle;
Aimons-nous, ma belle.

Des astres sans nombre
Rayonnent dans l'ombre;
Sous leur douce flamme,
Donne-moi ton âme.

L'oiseau bleu vole au verger,
Léger, léger;
Suivons son vol un moment,
Légèrement.

La Damnation de Polichinelle

I

Polichinelle était damné;
Sa dernière heure ayant sonné,
Un, deux, trois démons, dare dare,
L'emportèrent dans le Tartare.

« Pan! pan! — Qui va là!
Fit Cerbère en sentinelle.
— Pan! pan! Le voilà;
Ouvrez, c'est Polichinelle. »

Au milieu de l'Enfer
Plein de sinistres flammes,
Sur son trône de fer
Satan jugeait les âmes.
« Amenez sans retard
Ce pendard! »
Dit-il d'une voix forte
A l'escorte,
Quand il eut aperçu
Le bossu.

On le mit sur la sellette;
Il rajusta sa toilette,
Et le Diable alors reprit :
« Salut, gredin plein d'esprit!
Des paillards tu fus le pire.
— Sambregoi! le fus-je, sire?
— Petit, au lait maternel
Tu préférais du lunel.
— Du vrai! — Tes instincts précoces
Grandissant avec tes bosses,

Tu montras tous les défauts,
Flâneur, gourmand, rageur, faux...
— Moi! c'est une calomnie.
— Tu trichais fort. — Je le nie.
— Bruyamment tu te grisais.
— J'étais gai, mais sans excès.
— Le soir même de ta noce,
Tu chassas d'un bras féroce,
Monstre, ta belle-maman;
Elle en fut malade un an.
— Bon débarras pour son gendre!
— Ta femme, avec toi si tendre,
Tu la battais chaque jour.
— Je la battais par amour.
— Tu lui volais sa monnaie.
— Il en faut bien, tout se paie.
— Elle était belle, je crois.
— C'est pour ça que j'eus la croix.
— Quels métiers tu fis sur terre!
— Ne naît pas qui veut notaire.
— Tu déshonoras ton nom.
— Comment? — Comme un brigand. — Non;

Je livrais avec constance
Le combat pour l'existence,
N'ayant, en bon citoyen,
Qu'un seul but en tout : mon bien.
— Ha! ha! — Faible créature,
Je suivais ingénument
Les conseils de la nature.
— Tu plaisantes, garnement.
— En quoi? Mon père et ma mère
Avaient-ils pris mon avis,
Lorsqu'il leur plut de me faire,
Cher seigneur, tel que je suis?
— Mais ta convoitise immonde
Trompait, pillait tout le monde
Dans le plus mince intérêt.
— Tout le monde m'adorait.
— Et pour cela, vieux satyre,
Qu'as-tu donc fait? — J'ai fait rire.
Rien qu'à voir mon nez fleuri,
On riait. Quand on a ri,
On est meilleur, on se livre
Au divin plaisir de vivre.

C'est lui, criait-on, venez!
Mon admirable pratique
Et ma verve fantastique
Surpassaient encor mon nez.
Que de baisers m'ont donnés
Les orphelins et les veuves!
— Tu mens. — Sambregoi! — Des preuves? »

II

A peine le Diable eut-il dit cela
Que Polichinelle, indigné, siffla
Sa marche guerrière;
Et zest! il partit comme un coup de vent;
Et zest! il dansa, bosse par devant,
Bosse par derrière.

Tantôt sur les pieds, tantôt sur les bras,
Il se trémoussait sans nul embarras,
Comme l'oiseau vole;

Il exécutait les bonds les plus beaux,
Il pinçait, avec ses jolis sabots,
Une gigue folle.

Il pirouettait, fringant et joyeux;
Il tirait la langue, il clignait les yeux;
Et dans ses grimaces
Il savait garder un air si charmant,
Il articulait doctoralement
Des cris si cocasses,

Que tous les démons, d'abord étonnés,
Riaient, trépignaient, lâchaient leurs damnés,
Se frappaient la cuisse,
Et que Proserpine en manifestait
Des transports auxquels le Diable restait
Plus sot que Jocrisse.

Comme par enchantement,
Cessèrent tous les supplices;

Et l'Enfer subitement
Devint un lieu de délices.
Satan seul ne riait point.
« Assez! bossu trop cynique,
Et ne me fais plus la nique!
Dit-il en montrant le poing.
Cette farce est insolente,
Ce pitre est exorbitant;
Qu'on me le plonge à l'instant
Dans un bain de poix bouillante!
— Ah! tu le prends sur ce ton,
Triple coquin de Pluton!
S'écria Polichinelle,
Un éclair dans la prunelle,
En ramassant son bâton.
Tiens! voilà pour tes histoires
Et tes interrogatoires.
Tiens, tiens! reçois cet atout;
Voilà pour ta poix qui bout.
Avec ta fureur sournoise,
Tu n'es qu'une ombre chinoise,
Un épouvantail très laid,

Fait de terreurs et de haines,
Un grotesque et vain reflet
Des stupidités humaines.
Je suis né de bons chrétiens,
Je ne te crains pas. Tiens, tiens! »

Et Polichinelle, adroit comme un singe,
Cognait sur la peau, tapait sur le linge
Du vieux Belzébuth,
Lui criant : « Tu vois comment on me damne! »
Lui cassant les dents, lui fendant le crâne
Jusqu'à l'occiput.

Sous cette avalanche irrémédiable,
Couronne, oripeaux, tout tombe. Le Diable
Croule, patatras!
Et l'on voit sortir de l'idole creuse
Un petit fripon, la mine peureuse,
Au milieu des rats.

Éborgné, boiteux, nu, la tête basse,
Les genoux tremblants, il demande grâce
Pour tant de noirceur;
Bref, Polichinelle, écartant sa gaule,
Avec dignité lui dit : « Va-t'en, drôle;
Sois mon rôtisseur. »

III

« Peuple, annonça-t-il sans exorde oblique,
Désormais l'Enfer est en république,
Ma bravoure aidant.
Amnistie aux corps, amnistie aux âmes!
Voulez-vous de moi, messieurs et mesdames,
Comme président? »

L'acclamation fut universelle.
Il prit le pouvoir; et rempli de zèle,
Altéré d'amour,

Sur les bords du Styx il roulait ses bosses,
Organisant tout pour qu'on fît des noces
La nuit et le jour.

« Ne sommes-nous pas cousins et cousines? »
Disait-il à tous. L'odeur des cuisines
Montait jusqu'au ciel.
Or, bientôt (que nul ne se scandalise!)
On vit arriver, le nez à la brise,
L'ange Gabriel.

Puis ce fut saint Paul, puis ce fut saint Pierre,
Saint Jean, saint Martin avec sa rapière,
Et saint Nicolas;
Et puis chaque saint, et puis chaque sainte,
Car, Satan fini, l'on pouvait sans crainte
Venir aux galas.

Plus de chérubins, plus d'anges
Au Paradis. Le bon Dieu,

Sans harpes et sans louanges,
Restait seul dans le saint lieu.
Pour ramener au plus vite
Les ingrats qui l'avaient fui,
Il appela tout de suite
Notre bossu près de lui,
Le promut aux sacerdoces
De la cave et du cellier,
Mit un nimbe à ses deux bosses,
Le nomma grand-chancelier.
Depuis lors, grâce au génie
De ce gaillard précieux,
Règne une douce harmonie
Entre l'Enfer et les Cieux;
Et dans la Vie éternelle
Tout le monde maintenant
Mène, le front rayonnant,
Un train de Polichinelle.

Figures de Songe

J'ai vu sur le lac trois beaux cygnes blancs :
Ils nageaient tous trois vers l'Ile enchantée;
Et l'eau reflétait la nuit argentée
Sous les rameaux noirs des arbres tremblants.

Dans l'Ile, j'ai vu trois princesses blanches :
Toutes trois chantaient au pied de la tour;
Et, plein des candeurs d'un mystique amour,
Leur hymne montait à travers les branches.

La première, svelte et vivante fleur,
Fleur du ciel, était l'Innocence blonde;
La Vertu pensive était la seconde;
L'autre, la plus belle, était la Douleur.

Le Roitelet

Un jour qu'il gelait, qu'il gelait,
L'Hiver, voyant le roitelet
Voler, chanter, plein d'allégresse
Malgré le gel et la détresse,
Lui tint le langage qui suit :
« Où donc étais-tu cette nuit?
— J'étais niché, ne vous déplaise,
Et j'étais niché fort à l'aise,

Là, sous le toit d'une maison
Où, de belle et bonne façon,
Les femmes ont fait la lessive.
— Bah ! c'est une chance excessive;
La nuit prochaine, gare à toi !
Au revoir, joyeux petit roi. »

Or, la nuit d'après, la froidure
Fut si sévère, fut si dure,
Que, dans le cuvier même, l'eau
Prit tout d'un bloc sous le tuyau.
Le lendemain, comme la veille,
Le roitelet faisait merveille.
« Cette nuit, où donc étais-tu ?
Lui dit l'Hiver rogue et têtu,
Avec une colère bleue.
— Moi ? dans l'étable, sous la queue
D'une vache, mon vieil ami.
Et vous, avez-vous bien dormi ?
— Gausse-toi ! nous verrons, pécore,
Si tu railles longtemps encore. »

Dès le crépuscule, il gela
Si sec, si fort, que, ce soir-là,
Tout le bétail fut, par la glace,
Dans l'étable figé sur place.
Pourtant, le léger roitelet
De bonne heure chantait, volait,
Comme au temps de Pâques-Fleuries.
« Peste! c'est encor toi qui cries?
Dit l'Hiver, en le reluquant.
Où donc as-tu couché, brigand?
— Pas très loin! J'ai fait la trouvaille
D'un bon trou chaud dans la muraille,
Contre le four du boulanger;
On sommeille là sans danger,
Là me sont venus de doux rêves.
— Dieu me damne, si tu ne crèves
Cette fois-ci! » grogna l'Hiver.

Le soir, on fit un feu d'enfer
Dans le four; mais, devant la flamme,
Le gindre, son fils et sa femme,

Eurent tous trois le nez gelé,
Tant le froid devint endiablé!
« Zi! zi! zil! fit sur la colline,
Quand parut l'aube, une voix fine.
Zi! zi! zil! — Qui donc siffle ainsi,
Lorsque tout le monde est transi?
Demanda l'Hiver avec rage.
— C'est toujours moi, c'est mon ramage.
— Qui, toi? — Le petit roitelet.
Je ne sais point d'autre couplet.
— D'où sors-tu? réponds, sois sincère!
— J'ai passé la nuit dans la serre
Du grand château, dont le seigneur
Faisait réveillon par bonheur;
J'étais là, perché sur la branche.
— Ah! gredin, j'aurai ma revanche! »

Petit roitelet vit toujours.
Il savait mes belles amours,
Il vint frapper à ma fenêtre.
Toc! toc! J'entends, j'ouvre; il pénètre

Dans la chambre, vole tout droit
Vers l'alcôve, et, riant du froid,
Se blottit, l'aile refermée,
Sur le cœur de ma bien-aimée.
Loin des frimas, loin des autans,
Jusqu'au retour du clair printemps,
Avec une grâce infinie
Il nous a tenu compagnie.
Quand, sur la neige, à l'horizon,
Front chenu, barbe de glaçon,
Reparaîtra l'Hiver morose,
En notre nid couleur de rose,
Gai roitelet qui nous es cher,
Reviens vite narguer l'Hiver!
Reviens; et pour nous sois l'emblème
De l'Amour vrai qui toujours aime,
De l'Amour ailé, roi plus fort
Que la froidure et que la mort!

Ames errantes

Entre les ifs et les charmes,
Tous deux, nous rêvions, un soir;
Et vers notre promenoir
Le vent, tout trempé de larmes,
Soufflait du ciel pâle et noir.

Là, sous les branches obscures,
A ce souffle triste et doux,
Frémissaient autour de nous
De mystérieux murmures,
Suivis de soupirs jaloux.

« Quels sont, fit ma tendre amie,
Ces appels, si fugitifs,
Qui tremblent parmi les ifs,
Et sur la rose endormie
Se perdent en bruits plaintifs? »

Alors l'oiseau des charmilles
Chanta dans l'air embaumé :
« Ce sont, par les soirs de mai,
Les âmes des jeunes filles
Mortes sans avoir aimé! »

La Fée sans nom

I

La légende, est-ce oubli du conteur nonchalant?
Ne nous dit pas le nom de l'adorable fée
Que jadis, en un pré merveilleux, a trouvée
Le bon chevalier Graëlant.

Ce fut au temps d'Arthur et de la Table-Ronde,
Dans la verte Bretagne, et par un si beau jour
Qu'aux rayons caressants de la lumière blonde
Le ciel bleu semblait doux comme un regard d'amour.

Une eau vive dansait et scintillait de joie;
La fée, en s'y baignant, avait fui la chaleur;
Pour elle était tendu sur la prairie en fleur
Un pavillon d'or et de soie.

Graëlant se sentit le cœur pris pour toujours,
S'arrêta, descendit de son cheval fidèle,
Vint droit au pavillon sur l'herbe de velours,
Et sans parler, plia le genou devant elle.

Elle abaissa les yeux, sourit et dit tout bas,
Et sa voix, ce disant, vibrait comme une lyre :
« Soyez le bienvenu près de moi, beau doux sire,
Car de loin j'ai guidé vos pas. »

Elle ajouta : « Je sais mieux que vous qui vous êtes. »
Elle tendit la main, releva Graëlant,
Puis d'un signe écarta les suivantes discrètes
Qui sur sa gorge avaient agrafé le lin blanc.

II

Lorsque du palais de féerie,
Après avoir donné sa foi,
Graëlant, plein de rêverie,
S'en revint à la cour du roi,
La reine, qui, l'âme inquiète,
Aimait le jeune chevalier,
Observa sa façon muette,
Son air de bonheur singulier,
Et put comprendre, avec l'envie
D'un cœur non payé de retour,
Qu'il aimait ailleurs pour la vie,
Qu'il n'aurait jamais d'autre amour.

Or bientôt, par un soir de fête,
Le roi, dans un défi hautain,

La vanité troublant sa tête,
Demanda la reine, et soudain
Il lui fit glisser des épaules
La guimpe aux délicats festons
Pour qu'on vît que, ni dans les Gaules,
Ni dans tous les pays bretons,
N'était princesse ou damoiselle
Capable de rivaliser,
Pour la forme pure, avec celle
Qu'il avait eu l'heur d'épouser.
D'un bout à l'autre de la salle,
Tous alors de crier très haut
Que la reine était sans rivale,
Ayant la beauté sans défaut.
Graëlant seul à cette scène,
Dans son coin, restait étranger,
Oubliait d'admirer la reine,
Ne voulait pas même bouger,
Et, paraissant ne rien entendre,
Suivait, en de flottants pourpris,
Regard noyé d'extase tendre,
La charmeresse aux traits chéris.

Par ce cœur distrait offensée
Plus encor que par son époux,
Blessée en son orgueil, blessée
En son amour sombre et jaloux,
Sans tarder la reine Ginèvre
Résolut, en dissimulant
Le dépit qui crispait sa lèvre,
De perdre le jeune insolent,
Et, pour être de lui vengée,
L'accusa, comme un suborneur,
De l'avoir, en lâche, outragée,
N'ayant pu lui ravir l'honneur.
Graëlant avait à sa mie
Bien promis le secret; pourtant,
Contre une aussi noire infamie,
Vite il répliqua, l'imprudent,
Qu'il courtisait, douceur profonde,
Une dame ayant plus d'attraits
Que toutes les reines du monde
Sous leurs plus fastueux apprêts.
Pour un tel mot, pour un tel crime,

Sans aucun doute il eût péri;
Mais la fée était magnanime
Et sauva son beau favori.

III

Comme il marchait déjà, tête nue, au supplice,
A travers les manants qui se haussaient pour voir,
Tout à coup, dans le grand silence sans espoir,
On entendit crier : « Justice! »

Et l'on vit s'avancer sur un noble alezan
Une jeune inconnue en long bliaut, si belle
Que la foule en frémit, et qu'un vieux paysan
Osa grogner : « La reine a son compte avec elle! »

« — Sire, dit-elle au roi qui s'étonnait, béant,
La dame dont je suis la très humble servante,
Vient, et vous parlera d'une façon fervente
Pour le chevalier Graëlant. »

Le roi daigna surseoir. Bientôt, plus belle encore,
Se présenta, sans frein ni bride à son cheval,
Une autre messagère; et l'on crut voir l'aurore
Annonçant le lever du soleil triomphal.

Puis vint une troisième. On dit : « C'est leur maîtresse ! »
Elle avait si grand air sur son fier palefroi
Qu'on l'admirait avec une sorte d'effroi,
Mêlé de désir et d'ivresse.

Mais Graëlant songeur murmurait : « Attendez! »
Elle apparut enfin et l'on ne vit plus qu'elle;
Et la reine en personne, avec ses yeux fardés,
Tremblante, se leva devant cette Immortelle.

La vérité brillait de toute sa splendeur
A ce front rayonnant d'idéale tendresse;
La cause était gagnée. Et quand l'enchanteresse,
Sur le destrier plein d'ardeur,

Partit, en saluant le monarque et son groupe,
Pour regagner là-bas le divin pré d'amour,
Graëlant délivré sauta près d'elle en croupe;
Il n'est pas revenu depuis cet heureux jour.

IV

Mais quelle est donc cette fée
Au prestige sans pareil?
L'avait-on vue ou rêvée,
Sous la lune ou le soleil?
Est-ce Urgèle, Mélusine,
Ou la sage Mélior,

Ou la dangereuse Alcine,
Ou la Dame à l'Ile d'or,
Si parfaite, si candide,
Si docte dans les sept arts
Et sachant si bien quel guide
Suivent les astres épars?
Est-ce, arrivant d'une étoile,
Balkis, reine de Saba,
Telle qu'à l'heure où son voile
Devant Salomon tomba?
Ne serait-ce pas Morgane
Et son parfum printanier,
Ou la fine Viviane
Laissant Merlin prisonnier
Au bois de Brocéliande,
Dans une aubépine en fleur?
Penche-t-on pour Gloriande
Ou Sylvanelle, sa sœur?
Ah! notre fée est plus belle
Que toutes ces beautés-là,
Et tous les guerriers pour elle
Quitteraient le Walhalla.

Non, non, ce n'est point Armide,
Ni la dryade aux yeux verts,
Ni l'ondine en robe humide
Sortant des flots entr'ouverts,
Ni Malbonne, ni Mélisse,
Ni la nymphe Calypso
Oubliant le fils d'Ulysse
Pour un jeune damoiseau,
Ni la bonne marraine Ave,
Ni Pharamonde en sa tour,
Ni Vénus au front suave,
Mère de l'enfant Amour.
Faut-il évoquer Sibylle
Et Titania? Non, non,
Plus de recherche inutile!
Vous devinez son vrai nom;
Car, sans nulle fantaisie,
Cette fée est simplement
L'immortelle Poésie
Avec son plus digne amant.

V

On n'en doit pas douter, puisqu'une autre légende,
Brodant la même histoire en style un peu meilleur,
Ne célèbre un héros dont la gloire est si grande
Que sous son petit nom de Thomas le Rimeur.

Selon ce récit, qui paraît honnête,
Tant on y peut voir de détails probants,
Notre chevalier est surtout poète
Et fait mieux les vers que les plus savants.

Au moment où la fée apparaît vers Melrose,
Non loin des trois coteaux, seul, triste, à l'abandon,
Couché dans l'herbe molle, il effeuille une rose
Sous les rameaux hantés du vieux chêne d'Eildon.

En l'azur léger, parmi la bruyère,
Sur son coursier prompt aux grelots d'argent,
Elle vient, la svelte et souple écuyère,
Et sonne du cor tout en chevauchant.

Elle vient, il l'entend, il veut fuir, il se dresse;
Mais il la voit déjà qui s'approche de lui;
Il la contemple, il sent une étrange détresse,
Et sur les deux genoux il retombe, ébloui :

« Pitié! lui dit-il; oh! je vous en prie.
Êtes-vous Hélène ou la reine Esther?
Êtes-vous Minerve, êtes-vous Marie?
Pitié! je ne suis qu'un être de chair. »

Un regard le rassure, un baiser le transporte;
Comme elle est sept fois belle, il est sept fois vaillant.
Du manoir qu'elle habite ils ont franchi la porte,
Et le rêveur est roi, chez elle, en s'éveillant.

Le rêveur triomphe, il est roi du monde;
Il n'a point d'orgueil, il n'a point d'effroi;
Le temps passe en vain, l'orage en vain gronde,
Pour l'éternité le rêveur est roi.

VI

O Poésie, ô Fée, ô Déesse suprême,
Oui, c'est toi qu'au pré vert, sous l'azur nuptial,
Le penseur inspiré voit sourire et qu'il aime;

C'est toi dont il devient le chevalier féal,
Toi qui, loin du vulgaire, à travers les abîmes,
Le ravis, et le fais régner sur l'idéal;

C'est toi qui le conduis, en chantant, vers les cimes,
Pour qu'il mêle son âme à leur sainte candeur
D'où la fécondité jaillit en pleurs sublimes.

Tes yeux d'un bleu si tendre ont plus de profondeur
Que tout le firmament fleuri d'ardentes gemmes;
Le Printemps est ton page et ton ambassadeur.

Ton charme éteint l'éclat des reines elles-mêmes;
Dans ta main luit un lys au paradis éclos,
Qui fait envie et honte à tous les diadèmes.

Plus inconstante et plus traîtresse que les flots,
La volupté fiévreuse, avec sa folle outrance,
Ne vaut peut-être pas un seul de tes sanglots.

En stoïques transports tu changes la souffrance,
En bien mystérieux le mal immérité
Et l'ombre de la mort en rayons d'espérance.

O Princesse du Rêve et de la Vérité,
Viens! l'éclair est ton char, l'arc-en-ciel ta ceinture;
Tes libres cheveux d'or sont un soleil d'été.

Par le surnaturel couronnant la nature,
Pour combler l'infini tu nous donnes la foi;
Tu veux transfigurer l'humanité future.

La vertu qui vaincra se réfugie en toi.
Ton miel est aussi pur que l'antique ambroisie,
Le Rythme créateur est ta force et ta loi.

Reste propice et douce à ceux qui t'ont choisie;
Exalte nos destins, et quel qu'en soit le cours,
O Déesse suprême, ô Fée, ô Poésie,

Sois bénie à jamais, resplendis pour toujours!

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

TABLE

TABLE

L'Idéal 1
Ève exilée 9
Hymne védique 20
Le Dieu Agni 22
La Femme en Argent 28
Notre Amie l'Hirondelle 30
Angélus 38
Les deux Enfants Rois 40
L'Été de la Saint-Martin 43
Les Colombes 45
Yvaine 49

Saint Alain des Fleurs 51
Le bon Génie 67
Le Seigneur de Saint-Ciair 72
La Légende de l'Orpheline 76
Le Départ 88
Marthe-aux-pieds-nus 90
Ronde lorraine 98
Jean Bouche d'Or 100
Le Jardin des Ames 107
Variations sur des airs populaires 129
I. Mariette 129
II. Chant de Marin 131
III. Le petit Coq 134
IV. La Rencontre 136
V. Les Ciseaux 139
VI. L'Amant fidèle 142
VII. L'Heure divine 144
La Damnation de Polichinelle 146
Figures de Songe 157
Le Roitelet 159
Ames errantes 164
La Fée sans nom 166

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

Achevé d'imprimer

le douze juin mil neuf cent neuf

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

4. — 4903.

X

CETTE MICROFICHE A ETE

REALISEE PAR LA SOCIETE

MSB

1993